Hilton J. Lilley

NUMÉRO 152

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ
SUPPLÉMENT THÉATRAL ET LITTÉRAIRE

CHEZ LE ROI AUX CENT FEMMES

par REBECCA REYHER

Ce supplément n'est servi que
par abonnement couplé avec
FRANCE-ILLUSTRATION
Le Monde Illustré
13, RUE SAINT-GEORGES
PARIS-9e

Rebecca REYHER *(ci-contre)* vient d'être reçue par l'une des femmes du Fon de Bikom. *Ci-dessous :* deux autres épouses du potentat africain se rendant aux champs de leur « ferme individuelle ».

CHEZ LE ROI AUX CENT FEMMES

Récit inédit de

REBECCA REYHER

Tous droits réservés pour tous pays, y compris les droits de traduction, de représentation théâtrale, de film, de radio, de télévision, les droits mécaniques et graphiques, ainsi que tous droits futurs. Copyright 1953 by OPERA-MUNDI.

Supplément au N° 410 de « France-Illustration-Le Monde Illustré ».

Rebecca REYHER

Le Fon de Bikom, souverain absolu d'une tribu indigène du Cameroun, passait pour avoir cent femmes qui menaient une vie d'esclave.

Rebecca Reyher, ardente féministe, journaliste, conférencière et grande voyageuse, décida de se rendre sur place afin de percer le secret jalousement gardé de ces pratiques polygames.

Bravant les embûches de la brousse africaine, triomphant de la résistance des autorités officielles et mettant à profit sa science de voyageuse expérimentée, elle réussit à passer plusieurs mois au royaume du Fon.

Captant sa confiance et celle de certaines de ses femmes, elle a recueilli la matière d'un livre plein d'anecdotes savoureuses sur l'Afrique, ses habitants et son folklore. Nous en présentons ici les meilleurs extraits.

L'auteur, qui a déjà écrit plusieurs ouvrages dont l'un des plus remarquables fut *Zulu Woman*, s'est rendue quatre fois en Afrique et y a passé au total trois ans et demi. C'est dire qu'elle connaît à fond ce dont elle parle. Et c'est bien là ce qui fait de ce reportage un document absolument unique.

SCANDALE AU NIGÉRIA POUR L'O.N.U.

Si quelqu'un fut désagréablement surpris le jour où le Fon de Bikom passa au rang de vedette internationale, ce fut bien Sa Majesté elle-même. Perdu dans sa montagne au fin fond du Nigéria, à quelques heures de marche de la frontière de l'A.E.F., le Fon, qui règne en maître absolu sur une tribu du Cameroun, aurait préféré que l'Organisation des Nations Unies s'occupât d'autre chose que de ses affaires privées.

Qu'est-ce que cela pouvait bien faire à ces messieurs de Lake Success qu'il eût cent épouses ? D'aucuns n'avaient-ils pas poussé l'impudence jusqu'à prétendre qu'il avait six cents femmes pour lui tout seul ? Tout de même... Et que beaucoup, la plupart même des loyales sujettes qu'il avait bien voulu accueillir dans son giron royal, n'étaient pas très satisfaites de leur sort ?

Le Conseil de Tutelle n'en avait pas moins décidé d'inscrire « l'incident » à son ordre du jour. Débat, enquête... Jusque là, à dire vrai, le pays de Bikom et son Fon multipolygame n'étaient connus que d'une poignée de missionnaires, d'administrateurs coloniaux et de professeurs de géographie.

Cette histoire — le fait peut paraître étrange — commence à Chicago, dans un couvent de Dominicaines où une jeune Anglaise vient de prendre le voile. A vingt et un ans, Sœur Loretta est déjà en Afrique équatoriale anglaise où elle catéchise les petites négresses. Mais plus le temps passe, plus elle se rend compte que son œuvre et celle des autres missionnaires se heurte à un obstacle terrible : les filles converties ne peuvent pas vivre en catholiques parce que, bien souvent, et conformément aux coutumes locales, elles ont été promises, dès leur plus tendre enfance, à un homme dont elles deviendront l'épouse — et pas la seule... Elles ont treize ou quatorze ans lorsque le fiancé vient réclamer son « dû ». Il a payé une dot depuis fort longtemps et il n'acceptera de renoncer à l'adolescente que s'il est largement dédommagé. Bien rares sont les parents qui ont les moyens — ou le désir — de se ruiner pour permettre à leur fille de racheter sa liberté.

Incapable de changer quoi que ce soit à des coutumes que les autorités jugent avisé de tolérer, mais nullement résignée, Sœur Loretta exprime son indignation et sa douleur dans des articles qu'elle adresse au journal de son ordre. Un de ces articles intitulé « Marchandise légitime » attire l'attention d'une organisation féminine britannique : la religieuse y parle longuement d'un roitelet nègre et de sa cohorte d'épouses — malgré elles. « Marchandise légitime » est reproduit dans le « Catholic Citizen », organe officiel des catholiques de Grande-Bretagne, avec ce sur-titre : « *A l'attention de la commission des droits de l'homme* ». Les correspondants des grands quotidiens new-yorkais à Londres reprennent l'information, cependant que se met en branle l'appareil administratif du ministère des Colonies. C'est enfin l'O. N. U.

qui est saisie. L'affaire est doublement de son ressort, d'abord parce qu'elle s'est déroulée dans un territoire sous mandat, ensuite parce que la Charte de San Francisco semble avoir été l'objet d'une infraction grave.

Au cours du débat qui s'est institué à Lake Success, le délégué irakien a tenu à prendre la parole en tant que représentant d'un pays où la polygamie est autorisée. Mais ce fut pour souligner que le Fon étant plus à plaindre qu'à envier, il n'y avait pas lieu de le condamner. Le délégué soviétique s'est élevé contre cette conclusion.

Le délégué des Philippines, rappelant que son pays est le seul pays chrétien de l'Orient, a réclamé une intervention immédiate. Son collègue mexicain l'a approuvé. Il a remarqué à l'intention de certains membres de la commission que si tout le monde avait toujours fait preuve d'autant d'indifférence, on ne serait jamais venu à bout de l'anthropophagie.

Le délégué philippin est alors revenu à la charge et, brandissant un rapport confidentiel, il a révélé que l'un des fils du Fon « réquisitionnait » des filles âgées de moins de treize ans pour renouveler les effectifs du harem paternel.

Ce détail devait être déterminant. Une commission d'enquête fut désignée, dont les membres, escortés par les plus hauts fonctionnaires du Cameroun, arrivèrent un beau matin chez le « prévenu » pour faire les constatations d'usage. Quand ils mirent pied à terre à Laakom, capitale du Fon, il était dix heures. A quinze heures, ils étaient déjà sur le chemin du retour. Ils avaient eu le temps d'applaudir les danses organisées en leur honneur, de participer à un grand banquet et même d'écouter les dénégations des intéressés.

Le Fon et les Anciens de la tribu ne leur avaient pas caché, au demeurant, qu'ils avaient l'intention de continuer à vivre suivant leurs traditions, c'est-à-dire avec autant de femmes qu'ils le croiraient utiles, comme avaient fait leurs pères et les pères de ceux-ci avant eux.

Une attestation fut présentée aux enquêteurs. Elle déclarait que les signataires, épouses légitimes du Fon, étaient au comble du bonheur. Au bas du document, on pouvait compter trente-neuf empreintes de pouces. Il y avait donc des abstentionnistes, peut-être des mécontentes ? La commission n'a pas eu le temps de prendre contact avec elles. En deux mots, le monde civilisé considérait l'incident comme clos.

J'ai tenu quant à moi à en avoir le cœur net. J'ai voulu partir à la découverte de cet étrange monarque. Au risque d'anticiper, je dirai sans plus tarder que la constatation que j'ai faite au terme de mon expédition m'a remplie de joie : cinquante-quatre femmes du Fon ont déserté le domicile conjugal. La preuve est faite désormais que, sous quelque latitude que ce soit, il est difficile d'empêcher une femme de faire valoir ses droits à une vie normale. Quelle leçon pour tous ceux qui ne voient aucun inconvénient à ce que la polygamie soit pratiquée... ailleurs !

A Lagos, capitale du Nigéria, première étape de ma randonnée, on ne croit pas beaucoup aux méfaits de la polygamie. On y comprend même assez mal qu'en Europe et en Amérique il se trouve de bonnes âmes pour s'intéresser à un problème qui, à les en croire, n'en est pas un.

Un zoologue africain, diplômé d'une grande université anglaise, m'a déclaré avec une certaine véhémence :

— Vous devez nous connaître pour saisir ce qu'est la polygamie. Les femmes de chez nous y trouvent leur avantage autant que les hommes ; elles peuvent ainsi être libres de faire du commerce ; elles peuvent avoir moins d'enfants sans compter que les travaux ménagers sont partagés.

— Mon père avait sept femmes, a-t-il ajouté, et jamais, chez nous, la paix n'a cessé de régner. Vous autres, Européens, vous avez des idées préconçues. Je suis prêt à vous conduire chez les chefs polygames. Vous pourrez bavarder librement avec eux et leurs épouses. Si vous êtes honnête, vous repartirez d'ici avec la conviction que les Africains veulent — et aiment la polygamie.

— J'en ai assez de tout ce sentimentalisme à propos de la polygamie, m'a affirmé un savant américain. C'est une question purement économique et qui convient à merveille à la femme et à l'homme africains. Les hommes ont besoin des femmes pour exploiter leurs fermes. Plus un homme a de femmes, plus il a d'enfants, plus il est riche. Abolissez la polygamie, et vous aurez supprimé la base de l'économie africaine.

Le général qui commande la place m'a assuré qu'il connaissait la question sur le bout du doigt.

— Ce sont encore les missionnaires, ces refoulées, qui font du raffût ! J'espère que vous ne vous laisserez pas monter la tête par elles. Ah ! un bon conseil : offrez au vieux Fon une bouteille de gin et il mettra une case à votre disposition. Le bandit prétend qu'il a plus de cent ans ; je crois qu'il en a quatre-vingts, un peu plus peut-être... Chaque fois qu'une de ses femmes a un enfant, il bombe le torse — mais ne pose pas de questions. Il est trop heureux de voir sa famille s'accroître.

« Ses épouses sont de braves femmes, très enviées, très respectées et très fières de leur situation. Ce sont aussi les mieux nourries de la région. Les autres femmes sont jalouses...

« Le Fon, lui, est charmant quand il n'est pas ivre. Il adore le gin. Je ne sais pas comment il se débrouille, mais il en boit une bouteille par jour. Si vous voulez l'amadouer vous feriez bien d'avoir une caisse de gin sous la main.

« A propos, savez-vous que la religieuse qui a lancé cette histoire a été l'objet de sanctions sévères ? Elle a été limogée... »

Je l'ignorais. L'évêque catholique de Lagos a souri quand je lui ai demandé confirmation du fait :

— Limogée ? Elle a été promue mère supérieure. C'est un de nos meilleurs éléments.

Il m'a ensuite parlé de la polygamie :

— C'est le fléau de ce pays. Tout le monde le sait mais personne n'a le courage de remédier à la situation. Nos administrateurs ne savent pas à quoi ce changement pourrait aboutir. C'est par centaines que des femmes, des fillettes même, viennent chez nous demander aide et protection. Je pourrais vous citer des centaines de cas où les récalcitrantes ont été assassinées. Nous sommes souvent impuissants face aux forces qui nous paralysent

leule, notre foi nous permet de poursuivre otre action. Si vous pouvez faire quelque hose pour attirer l'attention sur ce que la olygamie représente pour les pauvres femmes éduites en esclavage, vous aurez mérité leur econnaissance et notre bénédiction !

De Lagos à la résidence du Fon, il y a un peu plus de quinze cents kilomètres par des routes qui sont souvent bien peu dignes de ce nom. Mais le voyage est loin d'être dépourvu d'intérêt. C'est ainsi qu'à l'étape d'Owo, j'ai rencontré l'Olowo, c'est-à-dire le chef local. L'Olowo d'Owo passe pour être un bon chrétien, qui déplore la nécessité dans laquelle il est d'avoir tant de femmes. C'est un bel homme qui a une allure vraiment majestueuse dans sa djellaba blanche rehaussée d'ornements de corail. Dans un anglais impeccable, il m'a expliqué que la polygamie était la loi de la nature.

A Ifé, un magistrat venu là pour « affaires » m'a expliqué que le jour même, il avait condamné à mort un chef de tribu et quelques-uns de ses conseillers parce qu'ils avaient arraché les yeux et la langue à un enfant de quinze mois. Le meurtre rituel est interdit par la loi anglaise, mais il est toléré et même recommandé par la leur.

Le principal témoin à charge, en l'occurrence, avait été une des femmes du chef. Elle avait profité d'un des rares privilèges dont jouissent les épouses d'un polygame. Quand une femme n'est pas la seule épouse d'un homme, elle a le droit de témoigner contre lui. Cette femme a donc délibérément envoyé son mari à la potence !

Pistes, savane, brousse, passages à gué, collines... Une fois, dans un endroit désolé, j'aperçois quelques hommes vêtus d'un pagne, armés de gourdins, de javelots et de coutelas. Ils portent ces derniers dans des gaines de cuir rouge brodées d'arabesques en fils de cuivre et d'aluminium. Je mourais d'envie d'avoir un de ces coutelas. Je fais signe aux hommes de s'approcher et je leur propose de troquer l'arme contre un des objets que j'ai dans ma voiture. Là-dessus, voilà mon boy qui se penche vers moi et me glisse, haletant, dans le tuyau de l'oreille :

— Madame, je vous en supplie, n'arrêtez pas la voiture. Ces hommes sont dangereux. Ils vont vous tuer et vous manger !

Je hausse les épaules. Mais je démarre quand même. Un peu plus tard, je rapporte l'incident à un administrateur colonial comme on en raconterait une bien bonne.

— Evidemment, fait-il, ces choses-là ne se passent pas sur la route. Mais votre boy n'était pas si mal renseigné que ça. Certains quartiers de viande, dans les marchés, avaient ces jours-ci une allure assez suspecte...

Et de me raconter là-dessus qu'un étudiant avait récemment demandé un mois de congé pour aller voir sa famille endeuillée. On avait dévoré son frère.

Etait-ce vrai ? Etait-ce faux ? J'ai soudain senti un froid dans le dos...

Tous les trente ou cinquante kilomètres, le paysage change complètement, les peuplades aussi. Des tribus qui vivent à une heure d'auto l'une de l'autre ne parlent plus le même langage. Il y a pourtant une chose qui ne change pas dans les agglomérations que nous traversons : l'odeur, une odeur puissante, pénétrante, envahissante, d'huile de palme. L'huile et le sel sont les deux denrées les plus précieuses pour les indigènes : ce sont aussi les symboles du mariage. Cette odeur que je trouve nauséabonde est pour eux le plus exquis des parfums.

De Mamfé à Bamenda, la route, à flanc de montagne, est si étroite qu'une seule voiture peut y passer. Un sens unique y a été établi. Les mardis, jeudis et samedis, on est autorisé à rouler vers l'est. Les trois autres jours ouvrables de la semaine, on roule vers l'ouest. Dimanche, bien entendu, on reste sur place.

Bamenda apparaît soudain, Bamenda que les vieux coloniaux ont surnommée « le jardin du Cameroun».

Le poste de Bamenda est un petit coin de l'Angleterre planté dans les collines africaines. Les rosiers fleurissent devant les bungalows. Le premier son que j'y ai perçu a été celui des balles de tennis rebondissant sur des courts parfaitement entretenus. Il m'avait fallu dix jours (en prenant parfois, il est vrai, le chemin des écoliers) pour arriver dans cette oasis.

L'administrateur colonial avait été prévenu de ma visite. « Je ne suis pas sûr que le Fon vous recevra, » m'avisa-t-il.

Ce n'était pas vrai. Je savais qu'il n'avait qu'à le demander : le Fon n'a rien à refuser au représentant officiel de Sa Majesté britannique. Je ne répondis pas.

— Il est douteux, poursuivit l'administrateur, que le Fon vous donne des détails sur sa vie amoureuse.

— J'avoue que si un étranger venait me poser des questions sur ma vie amoureuse je le recevrais, moi aussi froidement, fis-je.

— Mais alors, qu'allez-vous lui dire ?

— La vérité. Je lui dirai : « Nos journaux ont raconté certaines choses sur votre compte; les gens, chez nous, voudraient mieux vous connaître. Je voudrais passer quelque temps dans votre village afin de pouvoir parler à mon retour de vous et de votre grande famille. Je voudrais aussi prendre quelques photos afin que les gens de chez nous vous *voient !* »

L'administrateur perdit un peu de sa raideur.

— Il aime bien qu'on le photographie, reconnut-il.

Après un instant, il ajouta :

— Il y a dans l'entourage du Fon une personne à qui il vaudrait mieux que vous n'ayez pas à faire... Oh, pas pour des raisons politiques ! Mais parce que c'est un déséquilibré...

— C'est bien au fils du Fon, Sama, que vous faites allusion ? On m'a déjà parlé de lui. Mais je croyais qu'il était en prison.

— Non. Mais il devrait y être.

Sur l'objet de mon voyage, il tenait à m'exposer sa thèse :

— Vous raisonnez suivant des critères qui n'ont pas cours ici. Les femmes du Fon sont riches, elles ont du prestige. Il ne s'agit que d'une affaire d'ordre économique : les femmes ont besoin de terre et elles veulent des enfants. De toutes façons, elles s'arrangent pour avoir des amants.

Le voilà bien, le point de vue des réalistes !

Je précisai que je ne songeais pas uniquement au droit des femmes à disposer d'elles-mêmes :

— Mais si vous collez une étiquette à une femme avec un prix, est-ce que ce n'est pas de l'esclavage ?

— Sans doute, c'est injuste. Mais nos lois aussi tolèrent des injustices. Ceci dit, je serais d'accord pour que l'on supprime le « prix de la fiancée », pour qu'on empêche les pères de considérer leurs filles comme des sources de revenus. Seulement la polygamie, ce n'est pas cela...

Dans le fond, nous n'étions pas très éloignés de nous entendre. Je reconnaissais que la polygamie pouvait être volontaire. J'étais opposée surtout au mariage forcé.

— N'oubliez pas que le Fon est le chef spirituel de son peuple, me dit encore l'administrateur. Ses sujets l'adorent. Il peut en faire ce qu'il veut. Il y a quelques années, les Pères catholiques qui menaient campagne contre la polygamie ont dû faire marche arrière parce que le Fon avait donné l'ordre à ses gens de ne plus aller à l'église. Et ils lui ont obéi. Maintenant, les catholiques et le Fon se sont réconciliés.

— Au fait, de quoi souffre le fils ? demandai-je.

— De la même chose que le père : syphilis congénitale. Sans compter que le Fon est imbibé de gin !

Au moment de me quitter, il me donna un dernier renseignement :

— Il est faux que le Fon ait plus de cent femmes. Il n'en a plus guère qu'une quarantaine, en comptant celles dont il a hérité. Il serait très heureux de les renvoyer toutes pour ne garder que sa favorite, mais ce sont elles qui ne veulent pas s'en aller. Il ne les fréquente même pas ; elles ont d'autres hommes. Que voulez-vous, c'est la coutume !

La coutume ! Peut-il être question de changer la coutume ?...

Le surlendemain, l'administrateur m'informait que le Fon voulait bien me recevoir. Un fonctionnaire de la cour du Fon serait attaché à ma personne en qualité d'interprète et de guide. En attendant de partir, j'étais cordialement invitée à m'entretenir avec un groupe de missionnaires venus à Bamenda pour une réunion.

Le premier que je vis était un catholique. Il me dit que l'on comptait quatre mille catholiques dans la paroisse de Bamenda et cinq mille dans la paroisse voisine de Njinikom. Il me dressa un tableau très franc de la situation :

— Les jeunes filles catholiques, aussi bien que les païennes, veulent se marier. Si elles n'ont pas un époux à seize ans, elles commencent à être inquiètes : à vingt ans, elles se considèrent comme des vieilles filles... Les femmes du Fon, c'est notoire, lui sont rarement fidèles et s'adonnent couramment à des pratiques anormales...

« Un homme qui a plusieurs femmes peut venir à l'église mais ne peut pas recevoir les sacrements. Les femmes ne peuvent pas être baptisées si elles ne sont pas la première épouse en date de leur mari mais elles peuvent assister aux offices. Elles peuvent recevoir le baptême si elles quittent leur mari polygame... »

Pendant que parlait le prêtre, je me demandais comment un esprit primitif pouvait saisir toutes ces subtilités.

Mais le prêtre continuait :

— Qu'ils appartiennent ou non à l'Eglise, les hommes et les femmes d'ici interrompent les rapports conjugaux pendant deux ans au moins après la naissance d'un enfant, quatre ans dans certaines régions. Ce délai est jugé nécessaire pour sauvegarder la santé de l'enfant car si la mère devenait enceinte plus tôt, elle ne pourrait pas le nourrir convenablement. Les hommes ne peuvent pas s'astreindre à cette continence et c'est là la grande raison pour laquelle la polygamie se perpétue. Mais les femmes — c'est un instinct naturel chez elles — demeurent toujours chastes pendant cette période...

De l'avis de mon interlocuteur, la polygamie n'a d'autre but que de permettre aux Africains d'avoir le plus d'enfants possible.

— Il n'existe pas ici de vie de famille telle que nous l'entendons ; il n'y a pas d'amour entre mari et femme. Une femme est un instrument qui sert à procréer, rien d'autre. Elle a des enfants, un certain prestige et le devoir de s'épuiser en travaillant aux champs.

Il en vint ensuite aux femmes du Fon :

— Il est dangereux pour elles d'être surprises avec un autre homme. Mais cela ne les empêche pas de chercher des satisfactions et des dérivatifs ailleurs...

A Lagos déjà, on m'avait dit : « Ne manquez pas de voir Paul Gabauer. C'est un homme très sensé ». Le Dr Gabauer, ancien chapelain baptiste de l'état-major d'Eisenhower était justement là.

— Le Fon de Bikom, m'assura-t-il, est un homme très intelligent. Vous le constaterez d'ailleurs quand vous le verrez à Laakom, où il réside. Vous voulez savoir quelles chances nous avons de changer le système qu'il représente ? Eh bien, je crois qu'un changement n'a de valeur que quand il est réalisé *de l'intérieur*. Pour cela, il faut du temps. Il ne sert à rien de baptiser les femmes en série. Elles sont marquées dans leur corps. Aucun autre homme n'oserait les toucher. Je ne recommanderais pas de changement qui ne soit préconisé par la tribu elle-même.

Je l'écoutai avec un intérêt passionné.

— Les baptistes africains acceptent les hommes et les femmes tels que Dieu les a faits. Nous acceptons le mari avec une seule femme ou avec toutes. Nous n'avons pas de lois spéciales pour les baptistes africains. Nous sommes opposés à toute mesure radicale. On risquerait de priver d'un coup ces femmes de leur foyer, de leur mari, de leur terre. Elles disent d'elles-mêmes : « Nous sommes des antilopes dont les hommes font leur proie et qu'ils abattent. »

— Que faut-il faire alors ?

— Jésus a dit à Nicodème : « Tu dois renaître ».

— Il faudra attendre longtemps... Et s'il y a des femmes qui trouvent cette vie intolérable ?

— Etudiez l'attitude des femmes quand vous serez chez le Fon. Vous serez surprise. Oubliez vos petites idées sur l'esclavage. Il y a mille ans qu'elles vivent comme cela.

.- LE ROUGE A ONGLES, ARME SECRÈTE

VANT de monter à Laakom, il me restait à visiter la mission catholique de Saint Antoine, à Njinikom. Laakom est construite sur un sommet ; Njinikom est situé en contre-bas. C'est le directeur de la mission, un Hollandais, le Père Onderwater qui me eçut. Il avait justement avec lui un précieux émoin, un Kom, c'est-à-dire un ressortissant u Fon, converti depuis peu au catholicisme. e Kom s'appelait Fabien Anaté ; il parlait anglais de façon presque compréhensible.

— Le Fon n'est pas chrétien, m'expliqua-t-, mais il n'empêche personne de le devenir. ien entendu, les convertis doivent quitter le illage parce qu'ils ne pourraient pas y vivre n bons chrétiens.

Anaté avait quatre enfants, deux garçons et eux filles.

— Quand mes filles seront grandes, me dit-il vec une belle conviction, je ne les vendrai personne. Elles épouseront des chrétiens... e jeune homme rencontrera ma fille. Elle lui laira ; il lui dira : « Je t'aime ». Si ma fille st d'accord, elle viendra me trouver ; puis ils iendront me trouver tous les deux. Je lui lirai : « Ma fille t'aime. La palabre est termiée ».

Anaté avait au moins appris que les hommes t les femmes doivent s'épouser par amour. Il ttendait un mot d'approbation de ma part. e ne le lui refusai pas. Après quoi, le Kom oursuivit :

— Le fiancé me donnera alors un peu l'argent, deux, trois ou quatre livres, pour arantir qu'il tiendra sa promesse.

Ainsi, à Njinokom, les usages chrétiens et es coutumes tribales se confondent-ils.

— Par la suite, continua Anaté, le fiancé n'apportera encore de l'argent ou des préents, par exemple cinq ou six jarres d'huile e palme. Puis ils iront au bureau, ils écriront leur nom — car ils sauront écrire — andis que moi, je signerai avec mon pouce. uis ils iront à l'église trois dimanches. Puis ls se marieront. Elle n'aura qu'un mari et lui 'aura qu'une femme.

LE Père Onderwatter devait m'éclairer sur les raisons de la survivance de la dot. Qu'ils soient chrétiens ou non, les Bikoms reçoivent une dot de leur futur gendre. L'unité de base en l'occurence est le *Téchou.* Le *Téchou,* qui veut dire *cinq chèvres,* vaut en moyenne cinq shillings (environ 250 francs). Le fiancé ne paye parfois qu'une partie de la dot, en espèces ou en nature, avant le mariage ; le solde sera alors réglé quand naîtra le premier enfant. Cela ne signifie pas du reste que le gendre n'ait plus d'obligations envers ses beaux-parents ; il continuera dans certains cas à leur donner de l'argent ou des cadeaux aussi longtemps qu'ils vivront ou que durera son mariage.

Le Père qui me donnait ces explications trouvait que le système a du bon car la dot a pour effet de « stabiliser » le mariage. Dans l'esprit des indigènes, le payement de la dot, est une preuve de la bonne foi du prétendant.

— On pourrait comparer cette dot aux cadeaux de fiançailles de chez nous, me dit le Père. Les femmes aiment d'ailleurs qu'on leur accorde une certaine valeur.

Anaté, lui, était nettement opposé à la polygamie.

— Quant un homme a plusieurs femmes, il ne peut pas s'occuper de toutes ; il ne peut pas les nourrir, ni les habiller. Il s'occupera bien de celle-ci, ou de celle-là, mais il y en aura toujours qui devront se débrouiller, travailler dur...

— Mais si le mari est un grand chef et qu'il est riche ? objectai-je.

— On n'a jamais assez pour plusieurs femmes, fit-il avec assurance. Il y a toujours des femmes qui doivent couper le bois elles-mêmes, cultiver le blé toutes seules. Leur homme ne leur donnera ni sel, ni huile. Elles en trouveront parfois chez leurs parents à elles, mais pas toujours.

— Et les enfants ?

— Les femmes délaissées n'ont pas toujours des enfants. Le mari n'est jamais assez fort. Quelquefois, les femmes se lient avec un autre homme. Si le mari sait que l'enfant n'est pas de lui, il essaye de s'arranger avec l'autre homme pour qu'il garde la femme et l'enfant après avoir obtenu le remboursement de la

dot. Sinon, il peut renvoyer la femme et l'enfant.

— Autrefois, m'expliqua le Père Onderwatter, si l'épouse d'un roi ou d'un chef devenait adultère, son complice était exécuté sur le champ et la femme aussitôt après la naissance de l'enfant. Quant à celui-ci, on l'abandonnait sur une fourmilière et on laissait les insectes le dévorer. Ces mœurs, bien entendu, n'ont plus cours.

C'est encore Anaté qui devait me donner quelques éclaircissements sur la situation matrimoniale du Fon :

— Le chef a beaucoup de femmes. On ne sait pas combien. Il y en a de toutes jeunes et il y en a des vieilles. Certaines sont bien embêtées, surtout parce qu'il ne leur donne pas d'enfants. Alors elles en ont avec d'autres hommes. Le chef dit : « Mon enfant ». Mais il sait que ce n'est pas vrai, qu'il est trop vieux. Il a eu beaucoup d'enfants avant de devenir chef.

— A quelle date est-il devenu chef ?

— En 1926.

Je posai alors à Anaté la question qui me brûlait les lèvres :

— Est-ce que les femmes du chef s'enfuirent ?

— Oui, beaucoup ont pris la fuite. Certaines sont parties avec leurs enfants ; d'autres les ont laissés. Mais il y a des femmes qui restent chez le chef avec leurs enfants.

— Que fait le chef quand une de ses femmes l'a trompé ?

— Il punit le coupable, s'il peut. Il essaye de le faire mettre en prison.

— Le bat-on ?

— Plus aujourd'hui. On a peur du gouvernement.

— Et la femme ?

— Aujourd'hui, la femme peut rester chez le Fon. Le chef aime les jeunes femmes. Les vieilles, il les met de côté. Les jeunes ont une belle case et une servante.

— Et si une jeune femme veut s'en aller ?

— Elle le dit au chef qui lui répond : « C'est bon, va dire à ton père de me rendre ma dot. » La femme dit : « Tu n'as rien payé à mon père ». Le chef ne peut pas insister. Le chef ne paie jamais pour avoir une femme.

— Jamais ?

— Non. S'il aperçoit une fille qui lui plaît, il déclare : « Voilà une gentille femme pour moi. » C'est fini. Si le père veut palabrer, il aura beaucoup d'ennuis.

— Et si la jeune fille ne veut pas être la femme du chef ?

Anaté secoua la tête, puis, tristement :

— Son père et sa mère l'emmèneront de force chez le chef. Ils ont peur du chef. La fille pleure. Son père lui dit : « Mon enfant, il vaut mieux aller, sans quoi j'aurai des ennuis.... »

— Le chef prendrait-il de force des chrétiennes ?

— Plus aujourd'hui. Il l'a fait une fois, il y a quinze ans. La fille était dans une mission, Elle s'appelait Maria. Il a dit : « Elle m'appartient ». Elle est partie sans pleurer. Elle est bien nourrie.

Maria paraissait évidemment beaucoup plus soucieuse de son confort matériel que du salut de son âme.

Ainsi renseignée, j'étais prête à affronter le Fon. J'étais équipée de pied en cap — de l'insecticide aux présents que destinais à mon hôte, à ses dignitaires, à s femmes, à ses amis. Il ne me restait plus qu attendre le personnage qui devait être mo guide et mon interprète.

Il ne tarda pas à arriver. Les missionnair baptistes qui l'avaient converti lui avaie donné le prénom de Zachée. Zachée, inte prète de la cour du Fon, gagnait à ce titi quatre livres et cinq shillings (4.250 frs.) pa mois.

Suivis de nos porteurs, Zachée et moi no nous mîmes en route. Laakom, capitale d Fon, se trouve à deux mille cinq cents mètr d'altitude. Nous avions vingt kilomètres parcourir par des sentiers tortueux pour arr ver au but. Après trois heures d'ascensio j'étais épuisée. Mais on m'avait avertie : devais surmonter toutes les défaillances. Su la montagne de Laakom, j'étais en effet seule représentante de la race blanche ; représentais *l'autorité*.

J'en étais à me demander si je n'allais pa tout abandonner quand, soudain, Zach s'écria :

— Reposez-vous, madame, le Fon nous aperçus !

Tous les jours, aux environs de midi, Fon se fait transporter au point le plus élev de la montagne. Au bras de sa fidèle épous Bi, il grimpe péniblement sur le trône con truit par ses prédécesseurs à l'endroit d'o l'on domine le mieux le paysage environnan De là, il peut voir les crêtes s'écarter comm les doigts d'une main. Le Fon reste immobil flanqué de gros monolithes comme s'il éta fait, lui aussi, de granit, comme si sa cha pente massive avait surgi de ces rochers de ce sol. Silencieux, raide, il passe là un heure entière, perdu dans on ne sait quell pensées.

Les ancêtres du Fon plaçaient à cet endro des sentinelles chargées de donner l'alarme l'approche de l'ennemi. Le Fon a perfectionn le système : il se sert de jumelles. De so perchoir, il m'a regardée ahaner et bien qu ne fût pas particulièrement enchanté par perspective de ma visite, il fit un geste : envoya sa chaise à porteurs à ma rencontre.

La chaise était recouverte d'une toile ver bouteille en lambeaux mais sur le siège et dossier était étendu un fort joli tapis d'Orien Les porteurs hurlaient en courant vers no et je voyais le véhicule tanguer et roul d'inquiétante façon. J'eus un moment d'hés tation avant de m'installer, mais Zach emporta ma conviction en me faisant rema quer qu'un refus de ma part serait considé comme un affront par mon hôte. Et à to prendre, mieux valait ça qu'une escala devenue un enfer.

C'est ainsi qu'au petit trot, j'arrivai, enfi au terme de mon voyage.

Pour les habitants de Bikom, leur montagne est le centre du monde. Ils connaissent souvent Bamenda, où réside l'administrateur colonial anglais, mais c'est tout. I savent qu'il existe d'autres villes ; ils en o entendu parler. Certains d'entre eux, tr rares, y ont été. Pour la majorité des Kon cependant, l'univers réel est borné p

l'horizon. Le reste se perd dans un vague indéfinissable. Bamenda même fait partie d'un monde à part. Bamenda appartient aux Européens ; Laakom au Fon et à son peuple. Jusque tout récemment, les Européens n'avaient pas envahi le pays du Fon ; ils n'étaient encore moins mêlés de son existence.

« Le peuple appartient au chef et la terre appartient au peuple », dit une maxime locale. C'est le peuple qui est le mieux loti. Bien que le sol appartienne en principe au chef, toute personne qui veut défricher une terre inoccupée peut le faire et y bâtir sa case ; personne ne l'en empêchera.

Le Fon, quoi qu'il en soit, est en principe omnipotent. Il promulgue les lois et exerce la justice. Son opinion est déterminante pour tout ce qui concerne les affaires de la tribu. Tout ce qui touche à sa personne est sacré. Le Fon est en effet aussi le chef spirituel de son peuple. De là une difficulté : les femmes du Fon sont mariées à un dieu !

Les vieux tabous royaux existent toujours à Laakom. Les Anciens ne parlent pas directement aux gens du commun mais communiquent avec eux par l'intermédiaire des hérauts. Le Fon a ses ministres, ou ses hommes à tout faire, les *tchindas* et son président du conseil, le *Kwifon*.

Il y a vingt-six ans à peine que le Fon a accédé au trône. Il avait à ce moment vécu plus longtemps que la moyenne des humains. En même temps que du titre et des hautes fonctions de son prédécesseur, il héritait de ses biens — y compris ses vêtements, qu'il doit porter — des hommes, des femmes et des enfants sujets à son autorité ; de ses épouses enfin, qui sont tenues de rester à sa disposition.

Je me doutais que pour tirer le maximum de mes entretiens avec le Fon, il fallait que je l'impressionne d'une façon quelconque. Que faire ? L'idée me vint d'essayer un « truc » qui m'avait fort bien réussi dans des circonstances plus ou moins semblables, chez les Zoulous. Je devais m'apercevoir bientôt que j'avais eu une heureuse intuition. A peine descendue de ma chaise à porteurs, je m'emparai de ma trousse de manucure et me peignis les ongles en rouge feu.

Cet après-midi-là, quoiqu'il en soit, le Fon n'était pas en mesure de me recevoir. Peut-être avait-il déjà absorbé sa ration quotidienne de gin ? Peu après mon arrivée, il me fit porter un message : il me conseillait de me reposer et me donnait rendez-vous pour le lendemain.

Deux hommes apparurent peu après. Ils m'apportaient des cadeaux de bienvenue de la part du roi. L'un traînait une chèvre étique, l'autre tenait trois œufs dans chaque main.

Les émissaires ne repartirent pas les mains vides. Tous les jours, pendant le temps que je passai à Laakom, le cérémonial devait se répéter. Mon hôte m'envoyait des présents ; je lui en envoyai à mon tour. Jamais ces petits cadeaux destinés à entretenir notre amitié, ne furent faits directement : nous étions, l'un et l'autre, des personnages trop haut placés et nous avions des adjoints pour effectuer ces menues commissions...

Dirai-je par quel cadeau j'essayai, d'emblée, de gagner les bonnes grâces du Fon ? Deux bouteilles de gin... Ainsi mon hôte sut-il tout de suite qu'il avait affaire à une personne qui savait vivre...

Au point du jour, j'étais sur pied. Le silence me surprit. Partout où sont réunis des Africains, ce sont en général d'incessants bavardages. On n'entendait ici que le chant des oiseaux. On se serait cru au printemps dans la campagne anglaise.

Sur le seul de ma case, je contemplai le spectacle. Une fillette, nue jusqu'à la ceinture, un collier de perles au cou, apparut, portant une calebasse dans chaque main, plus une troisième qu'elle tenait en équilibre sur la tête. Elle allait au ruisseau voisin chercher de l'eau. Petit à petit, d'autres femmes passèrent, les unes jeunes, les autres vieilles. Elles marchaient seules, ou par petits groupes de deux ou trois, les reins drapés dans un pagne, et encore ! Je tremblais encore de froid et elles, dans cette tenue, s'en allaient vaquer à leurs occupations. Les femmes d'ici cultivent le sol pendant que les hommes se complaisent dans l'oisiveté.

Pas d'appels, pas de cancans, pas de bavardages. Aucune de ces femmes ne disait mot ; leur visage était impassible, complètement dépourvu d'expression.

Chacune transportait tout ce dont elle pourrait avoir besoin dans la journée. Presque toutes étaient munies d'une bêche à manche court et d'une petite natte de paille nouée à un bâton : leur parapluie. Elles portaient aussi, fixée à la taille par une ceinture, une corbeille à provisions ou une minuscule calebasse remplie de braise ardente dont elles se servaient pour allumer leurs pipes d'argile.

La maisonnée du Fon vit dans un quartier entouré d'un mur. Les cases sont construites à flanc de montagne, par rangées qui s'étagent à différentes hauteurs. Il faut passer par un véritable dédale de venelles, d'escaliers, de cours pavées, pour parvenir à la case royale. Dès que nous y fûmes arrivés, Zachée, en signe de déférence, ôta ses chaussures. Chez les Koms, la politesse exige que l'on se déchausse et non que l'on se découvre.

Au fond de la pièce, encadré par un *tchinda* et trois de ses femmes, le Fon m'attendait. Je pouvais à peine le voir, tant était épaisse la fumée dégagée par un feu allumé à même le sol. Il me fallut un moment pour discerner qu'il était vêtu d'une curieuse robe brodée de rouge, d'orange et de jaune. Afin de donner plus de clarté, le *tchinda* attisa la flamme. Des larmes montèrent à mes yeux pendant que je toussotais et crachotais. La flamme monta jusqu'au plafond, éclaira le visage du Fon. Je vis son regard se fixer sur moi, s'arrêter sur mes culottes de cheval.

Nous échangeâmes des salutations. J'étais restée debout. Je le remerciai de m'avoir envoyé sa chaise à porteurs ; je lui dis combien j'étais heureuse d'être là et lui expliquai le but de ma visite.

Sans ouvrir la bouche, le Fon me fit signe de m'asseoir : une chaise avait été préparée pour moi.

Notre première prise de contact était décidément glaciale.

Bien que je fusse persuadée de l'impossibilité de prendre des photos dans ce brouillard, je demandai l'autorisation d'en faire. Le *tchinda* proposa aussitôt que le Fon allât revêtir un costume plus royal. Je l'en dissuadai. Je voulais à tout prix rompre la glace. Je grimpai sur un banc et pris une vue d'en haut. Le Fon commença à s'agiter.

— Dites-lui de sourire, fis-je.

Le souverain sourit alors de toutes ses dents.

Il avait les épaules voûtées, mais larges. Ses yeux étaient jaunes et injectés de sang. Il avait l'air intrigué. Il avait le front profondément ridé mais ses traits étaient réguliers. Il devait avoir été bel homme autrefois.

La visite était terminée. Tout compte fait, je ne m'en étais pas trop mal tirée, car le Fon m'avait autorisée à photographier qui je voudrais, y compris ses femmes, et à circuler librement dans son quartier personnel.

Dès qu'il eût ouvert les yeux, le lendemain matin, le Fon m'envoya son *tchinda* qui me déclara avec une grave solennité :

— Madame ! Le Fon a remarqué que Madame a de la peinture rouge sur les doigts. Le Fon a trouvé cela très joli. Le Fon voudrait savoir si Madame serait disposée à peindre de la même façon les doigts d'une de ses femmes et d'une jeune fille.

Madame répondit à ce discours qu'elle en serait enchantée. Elle était d'ailleurs sincère.

Au milieu d'un cercle de spectateurs de plus en plus nombreux, sur l'esplanade, devant ma case, je peignis en rouge les ongles de Bi, la favorite du Fon. A côté d'elle se tenait sa camarade, N'bou, qui me fixait des yeux, gigotait, hésitait et ne se décidait pas à se laisser manucurer.

Bi est plus petite, plus rondelette, plus féminine indéniablement que les autres épouses du Fon. Peut-être son succès tient-il à sa vivacité, à une espèce de coquetterie qui lui permet d'avoir une plus grande emprise sur son mari. Elle a d'autre part la peau plus claire que la plupart des femmes d'ici ; elle est d'un noir qui tire sur l'orange ou sur la terre de Sienne, et dans ses cheveux crépus, il y a des reflets mordorés. Le Fon l'appelait « Ma blonde ! » ou parfois encore, pour la taquiner ; « Madame l'administratrice coloniale ». Pour les Koms, elle était presque blanche. La plupart des indigènes au demeurant, le Fon excepté, la trouvaient hideuse.

N'bou était bâtie en force ; elle avait des épaules et des bras d'homme. Bien qu'elle fût encore très jeune, elle avait déjà la taille entourée de bourrelets adipeux. Les femmes Koms sont en général minces et souples. Il est vrai que N'bou avait une excuse : en tant que cuisinière principale du Fon, elle avait libre accès au garde-manger.

Bi contemplait ses doigts, les montrait à l'entourage. N'bou consentit en fin de compte à se laisser peindre les siens, mais elle me demanda de me limiter à sa main gauche.

— Ma main droite est très souvent dans l'eau de vaisselle, m'expliqua-t-elle, et il serait dommage de gaspiller votre vernis.

Je la remerciai et commençai l'opération cependant que le cercle des badauds se rétrécissait.

Le *tchinda*, sur ces entrefaites, arriva à toutes jambes. Il était hors d'haleine.

— Le Fon dit, me traduisit l'interprète, qu'il ne peut pas autoriser ses femmes à avoir des mains plus jolies que les siennes. Il voudrait que Madame aille lui peindre les siennes. Madame peut-elle venir tout de suite ?

Sous l'euphorbe où les chefs Koms ont traité des affaires de l'Etat depuis je ne sais combien de générations, le Fon, assis sur son trône dallé, m'attendait. Assis près de lui se tenaient son Premier ministre et ses autres conseillers qui l'avaient représenté ce jour-là à l'audience du tribunal indigène. Johnny N'gang, son fidèle aide-de-camp, était là aussi, figé au garde-à-vous. Johnny avait une course à faire pour son maître ; il lui fallait parcourir vingt kilomètres avant la tombée de la nuit. Il était à peu près midi et il aurait bien voulu se mettre en route mais il n'arrivait pas à attirer l'attention du Fon. Le Fon était bien trop absorbé par ses pensées. Il allait se faire manucurer !

Le Fon avait tenu à ce que l'expérience se déroulât devant toutes les notabilités du pays. Il lui fallait un public digne de lui. Un certain nombre d'épouses, des chefs, des *tchindas* nous rejoignirent. Je saisis la main du monarque. J'avais l'impression d'être un baladin exerçant son art en plein vent.

Le Fon ne perdait pas un détail ; je le sentais terriblement tendu. Il grignotait des noix de kala. Je lui dis en plaisantant :

— Je ne crois pas que vous ayez cent quatre ans.

La question de son âge m'intriguait. Personne ne connaît son âge exact et je crois que lui-même n'en a qu'une vague idée — à vingt ans près. En se faisant passer pour centenaire, il tenait simplement à souligner combien il était resté vigoureux.

— Si vous étiez aussi vieux que vous le prétendez, fis-je, vous ne pourriez pas mastiquer avec cette aisance.

Il ouvrit là-dessus la bouche, tira son ratelier et s'exclama :

— Mais ce ne sont pas mes dents dont je me sers !

Un éclat de rire général accompagna ces mots.

Comme je m'attaquais à la deuxième main, je demandai au Fon de garder les doigts manucurés bien étendus en attendant que sèche le vernis. Mais au bout d'un moment, il se mit à gesticuler en parlant et mon chef-d'œuvre fut gâché. Je dus lui faire une nouvelle application de vernis. A partir de cet instant, le *tchinda* tint la main du Fon et dès que celui-ci faisait mine de bouger, toute la cour l'avertissait en poussant de stridents : « Ayi ! Ayi ! » Sur quoi le Fon revenait à l'immobilité la plus absolue.

Le roitelet, cependant, se sentait d'humeur loquace. Il avait envie en tout cas de bavarder avec sa manucure.

— Vous êtes grand-mère, m'avez-vous dit, et pourtant vous portez de belles choses.

Il n'en revenait pas.

— Dans mon pays, lui expliquai-je, les femmes portent de beaux vêtements et reçoivent de beaux cadeaux jusqu'à leur mort.

— Oho, fit le Fon.

Il secouait la tête en souriant. Sur un signe

le lui, tout le monde recommença à rire à orge déployée. Je venais, à ce qu'il paraissait, de faire une bonne plaisanterie.

En passant la dernière couche de vernis sur es ongles de mon « client », je me tournai ers l'interprète :

— Dites au Fon qu'avec ses ongles rouges, l doit avoir l'impression d'avoir soixante-uinze ans.

— C'est vrai, j'ai l'impression d'être un eune homme ! répondit-il gaiement.

Rayonnant, il examinait ses doigts, les fai-ait miroiter :

— Combien de temps cela va-t-il durer, 'enquit-il comme un enfant qui aurait peur e perdre son jouet.

— Cela dépend de ce que vous ferez avec os mains.

Le Fon parut étonné :

— Mais je ne fais rien avec mes mains !

Il est de fait que lorsque je le quittai, douze ours plus tard, il avait gardé son vernis ntact.

— Que ferai-je quand vous serez partie ? 'inquiéta le Fon. Qui donc va me peindre les loigts ?

Je le rassurai :

— J'apprendrai à vos femmes à le faire. t je vous enverrai le vernis et tous les acces-oires nécessaires.

Ainsi notre amitié était-elle scellée. Notre anité commune devenait notre lien.

Il ne se passait pas de jour que le Fon ne me rappelât ma promesse. Quand je lui fis mes adieux et lui demandai s'il n'était rien que je pusse faire pour lui être utile, il me répéta encore :

— Vous n'oublierez pas de m'envoyer du vernis à ongles, n'est-ce pas ?

J'avais quitté déjà Laakom et m'étais déjà engagé sur le sentier qui descend vers la vallée lorsqu'un *tchinda* me rattrapa. Le Fon désirait que je revins sans tarder ; il tenait à me communiquer quelque chose, personnellement. Je me doutais de ce que c'était. Dans sa sénilité, il avait besoin dêtre rassuré une fois de plus. Je dus répéter pour la dernière fois que je n'oublierais pas ma promesse.

Le vernis dont je m'étais servie provenait des grands magasins « Macy's » de New-York. Quelques semaines plus tard, sur ma demande, « Macy's » expédiait par avion un colis adressé au Fon. Mon ami, avisé par la rumeur publique, envoya aussitôt un courrier spécial à l'aérodrome de Tiko, à trois cents kilomètres de chez lui, pour prendre livraison du précieux paquet. Celui-ci fut du reste enlevé par l'émissaire avant même que les formulaires nécessaires eussent été remplis. Le Fon était pressé ! De quelles mystérieuses complicités le roi de Bikom jouissait-il à l'aérodrome ? On ne le saura sans doute jamais.

3.- CONFIDENCES DE L'ÉPOUSE EN CHEF

Après avoir fait preuve d'amabilité envers les jeunes épouses du Fon que j'avais manucurées à tour de rôle sur ma terrasse, je ne pouvais ignorer l'épouse numéro un du souverain. Zachée et moi, nous allâmes donc lui rendre visite. Elle s'appelait Fien. Quand elle nous vit arriver, à l'improviste, elle s'exclama comme aurait fait n'importe quelle maîtresse de maison européenne dans les mêmes circonstances :

— Je suis navrée. Tout est tellement en désordre...

Je m'arrêtai et lui proposai alors :

— Préférez-vous venir chez moi ?

— Oh oui ! fit-elle, reconnaissante.

Elle habitait dans le quartier des femmes du Fon. Les cases étaient bâties sur la colline, au milieu de la verdure, en rangées bien alignées. Les cours étaient propres ; les femmes nettes. Mais la majorité des cases étaient vides : leurs occupantes étaient parties.

C'étaient là, indéniablement, les plus belles maisons de Laakom. Carrées, solidement bâties en bambou, bien finies, on y accède par deux ou trois marches de pierre. Une fois franchie la porte massive, on se trouve dans une pièce obscure : une petite fenêtre — unique concession aux temps modernes — laisse passer un peu de lumière. Il n'y a pas très longtemps encore, on ne voyait guère ici l'utilité des fenêtres. Avait-on besoin d'air ou de soleil ? Il suffisait de sortir pour en avoir à satiété. La case était conçue précisément pour fournir un abri contre les éléments.

Je rencontrai dans une de ces maisons une femme jeune et jolie. J'appris par la suite, par un message qu'elle m'adressa pour me demander mon aide, qu'elle voulait partir. Quoi qu'il en soit, elle aurait dû être à sa ferme avec ses compagnes. Au lieu de cela, elle tirait au flanc, écœurée peut-être par l'existence à laquelle elle était vouée. Une de ses sœurs était en visite chez elle.

Je visitai la maison, la pièce plus exactement. Au centre du sol en terre battue, des pierres avaient été disposées en rond dans un creux. C'est sur ces pierres que la jeune femme faisait sa cuisine. Le long du mur étaient disposées trois couchettes en bambou et sur l'une d'elles, la seule utilisée, était étendue une mince natte de paille. Les autres couchettes servaient d'étagères et étaient recouvertes de pots et de paniers. Dans un petit coffre étaient rangés les objets personnels de l'épouse. Une échelle conduisait à une espèce de grenier, sous le toit, où étaient entreposées les réserves alimentaires.

Seules les épouses les plus jeunes du Fon avaient droit à une résidence aussi luxueuse. Les plus vieilles demeuraient à l'autre extrémité du quartier dans des maisons délabrées.

Le Fon, me dit-on, ne vient jamais rendre visite à ses femmes. Quand il veut en voir une, il l'envoie chercher. Les plus favorisées habitent des cases donnant sur la cour privée du monarque.

Chacune de ces femmes vit seule ; elle s'occupe de son ménage, de sa lessive, de sa cuisine : elle constitue sa maisonnée à elle seule et ne rencontre pratiquement que des femmes.

Fien, l'épouse numéro un, ne savait jamais si le Fon la ferait mander personnellement pour lui donner des ordres qu'elle retransmettrait aux autres épouses ou s'il lui enverrait un message par une des jeunes femmes qu'il garde près de lui.

Le Fon lui disait par exemple :

— Va de porte en porte aviser chaque femme que nous avons des visiteurs demain. Qu'elles préparent du fou-fou.

Le fou-fou est une bouillie de graines, plat classique des Koms.

Presque invariablement, deux ou trois jours plus tard, après le départ des invités, il ordonnait à Fien :

— Rassemble les femmes. Il y a de l'huile et du sel à partager.

Le Fon faisait lui-même la distribution ou bien il demandait à Fien de le représenter. Il savait qu'il pouvait compter sur elle pour procéder avec équité. Il lui reconnaissait cependant le droit d'opérer des retenues sur le sel ou l'huile quand il s'agissait d'infliger une punition méritée. Fien était, de toutes façons, seul juge des mérites des épouses.

Lorsque le Fon lui-même daignait présider la cérémonie, les femmes se bousculaient pour être au premier rang, criant et piaillant. Si la bousculade durait trop longtemps, si le vacarme prenait de l'ampleur, le Fon laissait tomber le bidon d'huile et lançait le paquet de sel dans la mêlée en grognant :

— Je vous ai demandé de venir pour que nous partagions tout çà tranquillement. Mais puisque vous vous bagarrez, voilà votre sel et débrouillez-vous. Et maintenant, filez !

Mais c'était lui, qui, furieux, s'en allait sans jeter un regard en arrière, en s'appuyant aux bras d'un *tchinda* ou d'une femme.

Edentée, les seins pendants, étique — à l'exception des hanches et des jambes — Fien avait l'air de sortir tout droit d'un bas-relief égyptien. Elle n'était pas la doyenne des femmes ; le Fon l'avait néanmoins placée à la tête de son harem. Les autres épouses, d'après ce que l'on m'a raconté, avaient approuvé le choix parce qu'elle était la plus intelligente des « anciennes ». Il est indéniable que Fien était la plus alerte et la plus avisée des vieilles femmes que j'aie rencontrées.

L'ÉPOUSE-EN-CHEF — puisque tel était son titre — doit faire ses preuves. Sait-elle se faire obéir par ses subordonnées ? Sait-elle mettre les récalcitrantes au pas ? Les épouses, chez les Koms, doivent se plier sans discuter, surtout si l'ordre qu'elles reçoivent émane, à l'origine, du maître de la maisonnée, c'est-à-dire du mari, et à plus forte raison si ce maître est le Fon lui-même.

Fien, elle, avait depuis longtemps démontré qu'elle était digne de ses fonctions. Quant il eut décidé de lui confier de graves responsabilités, le Fon appela Fien et lui expliqua qu'il voulait que telle ou telle femme aille, à tour de rôle, s'occuper de sa ferme à lui (les femmes s'occupant normalement de leur ferme personnelle). Il observa alors Fien tandis qu'elle s'acquittait de sa mission. Les épouses désignées obtempérèrent sans protester. C'était la preuve qu'elles la respectaient et qu'elles acceptaient de rester placées sous son autorité.

Lorsqu'elle vint me voir dans ma case, Fien portait à la main un panier rempli de fèves. C'était un petit cadeau pour me remercier du paquet de sel que je lui avais envoyé.

Il fallut une dizaine de minutes pour que la glace fût rompue, après quoi, je commençai mon interrogatoire :

— Dites-moi, Fien, à quoi reconnaît-on qu'une épouse est une bonne épouse ?

Fien toussota, regarda très loin derrière moi, hésita un moment, puis déclara :

— Il vaudrait mieux que j'aille chercher les femmes les plus âgées sans quoi elles prétendront que je colporte les secrets du quartier. Il y a des choses que je ne dois pas dire. Et d'ailleurs, *je ne devrais pas être ici seule !*

Là-dessus, elle s'éloigna. Je devais en apprendre long, par la suite, sur la peur qui les oppressait toutes.

Fien revint au bout de quelques moments avec deux femmes à moitié nues qui s'accroupirent près de moi, serrées l'une contre l'autre parce qu'il faisait assez froid. Je ne voulais pas qu'on allumât le feu de crainte de provoquer un incendie. Je leur offris un ample pardessus qui suffit à les couvrir toutes les trois et leur donnai à boire un peu de sherry. Ainsi ragaillardies, elles voulurent bien se laisser aller à quelques confidences.

Ta, la doyenne, une femme quasi-squelettique, secouée par une toux perpétuelle, ne se souvenait plus de l'époque à laquelle elle était entrée dans le quartier. C'était une histoire si ancienne... Elle avait, depuis, perdu ses trois enfants, mais elle m'en parla comme si elle faisait allusion à quelque épisode antédiluvien.

L'autre « ancienne », qui s'appelait aussi Fien, était plus ratatinée qu'une pomme cuite. Elle n'avait pas davantage de points de repère pour décrire la succession des années. Comme Ta, elle n'avait jamais vu une auto, même une camionnette.

Je revins à la charge ;

— A quoi reconnaît-on qu'une épouse est une bonne épouse ? Vous avez tellement d'expérience..

C'est d'une même voix qu'elles me répondirent, comme si elles avaient appris leur leçon :

— Pour être une bonne épouse, il faut faire tout ce qu'on reçoit l'ordre de faire, et tout de suite. Il faut obéir sans le moindre retard. Et il faut bien faire son ménage, il faut que la case soit propre.

J'avais déjà constaté que les Koms étaient rigoureux sur le chapitre de la propreté.

— Que se passe-t-il si la femme n'est pas une bonne épouse ? demandai-je.

Les trois femmes rapprochèrent leurs têtes et se consultèrent pendant un bon moment.

— Une femme qui n'est pas une bonne épouse ne vivra jamais en paix avec son mari, fit enfin la première Fien, interprète de l'opinion générale. Il y aura toujours des disputes...

— Chez nous, repris-je, il y a des femmes qui refusent parfois de se plier à la volonté de leur mari. Est-ce que cela arrive chez vous aussi ?

Je vis alors Fien mimer, l'air sévère, l'index tendu dans un geste de réprobation, comment elle admonesterait la récalcitrante en cas de besoin.

— Si une femme aussi têtue venait chez nous, m'expliqua-t-elle, nous la punirions tous les jours. Nous l'enverrions par exemple chercher de l'eau chaque matin et soir. Quand elle serait bien fatiguée et voudrait se reposer, nous l'obligerions à moudre du fou-fou jusqu'à ce qu'elle tombe d'épuisement. Et nous recommencerions jusqu'à ce qu'elle se décide à bien se conduire.

— Punissez-vous les femmes en les battant ?

— Jamais ! s'exclamèrent les trois commères indignées. Nous nous contentons de leur donner des travaux pénibles.

C'était faux ; je devais le découvrir par la suite.

— Quand tombe la nuit, qui le Fon fait-il venir près de lui ? demandai-je à brûle-pourpoint.

Ma question provoqua un échange de réflexions que l'on ne me traduisit pas et des rires embarrassés.

— Comment le saurions-nous ? repartirent-elles. Les jeunes femmes vivent à l'intérieur de l'enceinte et nous à l'extérieur. Quand une femme devient âgée, elle ne va plus chez le

Fon ; elle n'est plus l'épouse du Fon que pour les questions de nourriture. Nous, qui sommes vieilles, nous recevons quelques provisions et nous vivons chez nous sans histoire, en attendant notre dernière heure.

— Quand vous étiez plus jeunes, est-ce que c'était le Fon qui venait chez vous ou vous qui alliez chez le Fon ?

Ta et les deux Fien se mirent à rire. Comme je devais être naïve à leurs yeux !

— Le Fon ne va pas voir ses femmes, firent-elles, franchement amusées. Il les appelle une à une. Il charge de ce genre de commissions une des femmes les plus jeunes, comme Bi, qui vivent avec lui tout le temps.

— Combien de femmes vivent avec lui ?

Nouveau babillage, nouvelle consultation.

— Il y a Bi et N'bou, dont vous avez peint les ongles. Il y en avait beaucoup plus autrefois, mais un administrateur colonial est venu et les a obligées à s'en aller.

— Y ont-elles été obligées ou sont-elles parties parce qu'elles le voulaient bien ? fis-je innocemment.

Le colloque entre les trois vieilles reprit à voix basse. Puis, Fien reprit la parole :

— L'administrateur a dit que celles qui ne veulent pas rester peuvent partir. Alors beaucoup sont parties.

— Pourquoi ?

— Nous ne le savons pas ; elles n'ont rien dit. Quand elles sont parties, elles n'ont dit à personne, même pas au Fon, où elles allaient. Elles ont disparu subitement. De temps en temps, on constatait qu'une case était vide.

— Auraient-elles dû dire au Fon où elles allaient ?

— Du moment que nous vivons ensemble, elles auraient dû au moins nous faire leurs adieux.

Il m'était assez difficile, je l'avoue, de me représenter une femme mécontente avisant officiellement le roi qu'elle allait prendre la fuite.

J'avais quelques raison de penser que mes interlocutrices, des femmes délaissées depuis je ne sais combien de lustres, n'étaient pas absolument impartiales.

— Avez-vous jamais été jalouses des favorites ? lançai-je.

Fien joignit les mains, hocha la tête et laissa tomber sentencieusement :

— Aucune de nous n'est jalouse. Nous avons toutes été pendant quelques années à la place de N'bou et Bi.

— Connaissez-vous la case où réside le Fon ? reprit-elle. C'est là que demeure N'bou. Bit vit à côté, dans la case même du Fon. En général, N'bou fait la cuisine du Fon ; parfois c'est Bi qui lui prépare ses repas. Mais si N'bou et Bi doivent s'absenter toutes les deux pour aller à leur ferme, alors une autre jeune femme les remplace.

« N'bou et Bi aussi quitteront un jour les jolies cases qu'elles occupent et des épouses plus jeunes leur succéderont. Elles aussi, devront aller habiter dans des cases en bordure de l'enceinte royale. »

Les deux autres vieilles approuvaient de la tête. Fien avait bien parlé. Mais Fien n'avait pas répondu à ma question. Je n'insistai pas et abordai un autre chapitre.

— Est-ce que malgré votre âge, vous continuez à travailler dans les fermes ?

Une fois de plus, elles étaient plongées dans une douce hilarité. Quand elles eurent fini de rire, Fien me répondit, avec une lueur ironique dans les yeux comme si ma stupidité dépassait la mesure :

— Ici, les femmes ne sont jamais trop vieilles pour travailler dans leurs fermes !

L'UN des mythes les plus tenaces à propos de la polygamie est que toutes les femmes vivent en bonne intelligence, qu'il n'y a ni jalousie, ni antagonisme entre elles. Or, le folklore africain compte des centaines de légendes qui prouvent le contraire.

En voici une, que l'on raconte précisément dans le Nigéria.

Un chasseur ayant surpris une gazelle qui s'était transformée en femme, la vit qui cachait sa peau avant d'aller au marché. L'homme vola la peau et la cacha à son tour, puis il attendit le retour de la femme. Quand celle-ci revint, elle fouilla tous les environs, en vain. Puis, avisant l'homme, elle lui demanda s'il n'avait pas vu sa peau.

L'homme avoua qu'il l'avait enlevée. La femme le supplia de la lui rendre ; il restait intransigeant. Comme la malheureuse se lamentait sur son sort, le chasseur lui proposa de l'épouser et il l'emmena dans son quartier.

La nouvelle venue était fort belle. Les autres femmes se liguèrent contre elle et lui firent toutes sortes de misères. « Nous savons que tu n'es qu'un animal, lui dit un jour une des vieilles épouses. Nous savons aussi où est ta peau. D'ailleurs, la voici ».

La victime se précipita aussitôt sur sa peau, la revêtit, et de nouveau métamorphosée en gazelle, prit la fuite dans la forêt, heureuse de fuir le quartier des femmes du chasseur...

Une femme qui s'est attirée l'inimitié des autres épouses risque d'être assassinée par celles-ci. Il y a une vingtaine d'années, une femme de Bikom se présenta à la mission de Njinikom en déclarant qu'elle voulait devenir catholique. Elle reconnut franchement qu'elle était enceinte de six mois. Le Père qui la reçut voulut connaître les motifs exacts de sa venue.

— Est-ce parce que tu as peur d'être châtiée, ou d'être tuée peut-être, parce que toi, épouse du Fon, tu as un enfant en dehors de son quartier ?

— J'ai peur de ce qui pourrait m'arriver. Mais je veux sincèrement me convertir, répondit-elle avec une simplicité convaincante.

Impressionné par sa dignité tranquille et son honnêteté apparente, le Père l'admit dans la mission. Elle devint une catéchumène fervente ; elle ne sortait jamais. Lorsqu'elle fut tout près d'avoir son enfant, le Père, craignant un attentat, lui ordonna de rester dans sa case. Cette case se trouvait à moins d'une centaine de mètres de celle qu'occupait le missionnaire : ainsi celui-ci serait-il prêt à intervenir au moindre bruit suspect.

Peu après la naissance de l'enfant, la mère et le bébé moururent. Cette double mort était inexplicable : l'accouchement avait, en effet, été parfaitement normal.

— Des inconnus sont-ils venus ici ? demanda le Père en essayant d'élucider le mystère.

Personne, n'était venu, lui dit-on. Puis, en y réfléchissant bien, on se souvint que trois des femmes du Fon, parmi les plus vieilles, étaient arrivées un beau jour pour aider leur ex-collègue à devenir mère. Personne ne les avait invitées. Elles étaient venues à l'improviste, puis elles étaient reparties avec une discrétion remarquable.

Que s'était-il passé ? On ne le saura sans doute jamais avec précision. Mais on a tout lieu de supposer que l'infidèle, condamnée à mort, fut exécutée, avec l'enfant illégitime, par des méthodes secrètes mais éprouvées.

Les jeunes femmes du Fon en savaient beaucoup plus long qu'elles n'ont voulu me l'avouer sur le sort réservé à celles d'entre elles qui violent le code coutumier. Elles savent à quel point les anciennes peuvent être sadiques et cruelles. Sur ce point-là, du reste, je n'ai pu recueillir de témoignages directs qu'après avoir quitté les domaines du Fon.

RÉGULIÈREMENT, rituellement, le Fon se faisait transporter jusqu'à l'esplanade qui domine les crêtes et les vallées voisines. Installé là sur son trône de pierre, il laissait son regard errer sur ses terres, sur ses villages : Boum, Woum, Foungom, Bibabéfang. Il aimait se remémorer les temps passés. Mais ses souvenirs, que j'essayais d'enregistrer, étaient loin d'être toujours distincts.

Gâteux, il l'était sans aucun doute. La première fois que je le photographiai, il se comporta comme un enfant avide devant un nouveau jouet. Qu'il plût ou qu'il fît beau, qu'il y eût du brouillard ou qu'il fût nuit, il m'envoyait son *tchinda* deux fois, trois fois, quatre fois dans la même journée pour s'enquérir :

— Pourquoi Madame ne prend-elle pas de photo ?

J'ai essayé de lui faire comprendre que pour réussir une photo, il fallait qu'un certain nombre de conditions fussent réunies. Je n'y suis pas arrivée. Je crois aussi qu'il ne se sentait jamais aussi imbu de son importance que lorsque je le prenais comme point de mire avec mon kodak.

Tous les jours donc, à l'heure où le soleil était au zénith, le Fon se faisait transporter sur son sommet par un groupe de solides *tchindas*. Derrière, marchait Bi portant un siège pliant et, dans une corbeille de raphia, divers objets dont son maître pourrait avoir besoin.

Une fois le Fon « mis en place », les *tchindas* s'en allaient, le laissant seul avec Bi. Un *tchinda* était posté au pied de la colline : il avait pour instruction d'observer le signal annonçant que le Fon désirait rentrer. Un drapeau britannique était déployé à ce moment : c'était cela le signal. Les porteurs, alors, remontaient pour reprendre le monarque.

Bi se tenait près de lui, assise à la turque sur le sol, silencieuse, aussi immobile qu'une statue. Il n'y avait que deux cas dans lesquels elle n'accompagnait pas le roi : quand elle était malade ou quand, « impure » comme il est dit dans l'Ancien Testament, elle devait rester hors de la vue de son époux. Dans ces cas-là, une autre femme la remplaçait.

— Pourquoi emmenez-vous toujours une femme avec vous ? demandai-je au Fon. Et pourquoi Bi ?

— Elle est ma femme depuis longtemps ; je puis compter sur elle, me répondit-il simplement.

— Mais à quoi peut-elle bien vous être utile ici ?

— Elle m'allume ma pipe quand je veux fumer ; elle broie les noix de kola quand je veux chiquer. Et quand le soleil est fort, elle tient l'ombrelle au-dessus de moi.

— Elle-même ne s'abrite donc pas ?

— Elle tient l'ombrelle au-dessus de nous deux.

Réchauffé, détendu, le Fon se sentait d'humeur communicative. Il se mit à évoquer ses souvenirs devant Bi.

— Quand j'étais jeune (ainsi commençait-il toutes ses tirades), je grimpais cette colline en cinq minutes. Maintenant que je suis vieux, il me faudrait deux jours, et encore aurais-je besoin d'être soutenu.

Il se vantait. Il était devenu incapable de faire trois pas. Il y avait sept ans — je tiens le renseignement de Bi — que le Fon était ainsi. On lui frictionnait les jambes avec un médicament pour réduire la douleur.

— Et toi, reprit le Fon, s'adressant à Bi, est-ce que tu pourrais grimper la colline en cinq minutes ?

— Oh, moi, répondit la favorite avec l'humilité qui convenait, moi, je ne suis qu'une femme...

Le Fon sourit de toutes les dents de son ratelier. Il était visiblement de bonne humeur.

Bi voulut tout de suite en profiter pour exprimer ses doléances. Elle s'ennuyait. Les autres femmes pouvaient bavarder, se promener, faire route ensemble en allant à leurs fermes. Elle était privée de ces menus plaisirs. reconnaissait en revanche qu'elle mangeait bien et elle ne détestait pas ça...

— Oh, comme j'ai envie de manger de la bonne viande ! fit-elle avec un profond soupir.

— Eh bien, tu en auras dès que nous serons rentrés, lui promit le Fon, plein d'indulgence.

L'occasion était trop belle :

— J'ai faim, rentrons, dit Bi.

— Tu aimes trop manger, gronda le Fon.

Il poursuivit, sur un ton affectueux :

— Attends un peu. Quand le moment viendra, nous redescendrons.

L'attente ne fut pas longue. Le Fon tenait simplement à nous prouver qu'il était seul à décider. Quand il estima qu'il pouvait donner l'ordre de déployer le drapeau sans perdre la face, il fit un signe à Bi. Je vis alors les *tchindas* monter en toute hâte vers nous avec la chaise à porteurs.

4. - JE N'AI PAS COMPTÉ MES FEMMES

Comme toutes les femmes du Fon, Bi portait autour du cou un collier de grosses perles au bout duquel pendait un petit sac de cuir noir de la grandeur d'un timbre poste. C'était son porte-bonheur.

Elle ignorait ce qu'il y avait dans le sac mais elle était persuadée qu'elle était ainsi protégée contre les maladies. C'était le Fon qui lui en avait fait cadeau.

Bi ne connaissait pas son âge ; elle ne savait pas non plus depuis combien de temps elle était mariée. Elle pouvait, à la rigueur, citer certains évènements qui s'étaient produits à l'époque de son arrivée dans le quartier royal, mais c'était tout. Comme les autres Koms, elle était incapable de saisir une abstraction.

Un jour qu'il était venu présenter ses respects au Fon, son suzerain, Moukeng, un chef local, avait amené avec lui sa fille, Bi. Le Fon fut immédiatement séduit par son teint bronzé, ses cheveux presque roux, à reflets dorés. En se souvenant du premier coup d'œil admiratif que le Fon lui avait adressé, Bi avait rougi. Ou plus exactement le sang lui monta aux joues et rendit celles-ci plus brillantes.

Le Fon déclara sur-le-champ à Moukeng qu'il aimait sa fille, qu'il voulait l'épouser et qu'il lui saurait gré de la lui laisser en s'en allant. Le chef se déclara ravi. Il l'était sans doute d'autant plus que s'il avait amené Bi avec lui, c'était parce qu'il avait l'intention de devenir l'un des gendres du Fon.

Bi, depuis, n'a jamais revu son village natal et, exception faite des absences régulières prescrites par la coutume, elle s'est toujours tenue aux côtés du Fon.

— Pourquoi le Fon vous aime-t-il tellement ? lui ai-je demandé.

— Je ne sais pas, fit-elle avec un rire embarrassé. C'est l'amour, c'est tout.

Et en parlant, elle montrait son cœur.

— Et vous, amoureuse du Fon ?

— Oh, oui !

— Pourtant, certaines gens m'ont dit que le Fon est trop vieux pour aimer une femme.

La réponse vint, nette, cinglante :

— Le Fon aime les jeunes femmes.

Au point où nous en étions, je n'avais plus besoin de chercher des périphrases :

— Mais le Fon n'est-il pas trop vieux pour remplir son rôle de mari ?

— Oui, il est vieux. Mais du moment qu'il est mon mari, je resterai sa femme.

Cette fois, elle était assez gênée.

D'autres épouses prétendaient que Bi cherchait un amant, qu'elle voulait avoir un enfant pendant qu'il était encore temps. Je suis persuadé quant à moi qu'elle était sincère.

Je poursuivis :

— Comment une jeune femme se comporte-t-elle pour faire plaisir au Fon ?

Bi réfléchit un moment en se dandinant, puis :

— Pour faire plaisir au Fon, fit-elle, une femme doit bien travailler à la maison.

D'autres m'avaient déjà fait cette réponse-standard. Mais je tenais à en avoir le cœur net :

— Toutes les femmes tiennent bien leur ménage. Que faites-vous, vous, pour être la favorite ?

— Je travaille bien, c'est tout, répéta-t-elle.

Peut-être sa modestie l'empêchait-elle de m'en dire davantage. J'insistai :

— Vous avez les cheveux presque roux. Les teignez-vous ?

— Non.

— Vous frottez-vous la peau avec un produit quelconque ?

— Non.

— Peut-être le Fon vous préfère-t-il parce que vous n'êtes pas comme les autres femmes ?

Elle commença à se dandiner, puis, en hochant la tête énergiquement, elle répondit :

— C'est çà. Le Fon m'aime parce que je ne suis pas comme les autres.

— Nous autres Européennes, nous utilisons des parfums et des poudres, nous nous peignons le visage et les lèvres pour plaire à nos maris. Et vous ?

— Nous n'avons rien de semblable, sauf le parfum que nous achetons chez les Européens. Nous ne fabriquons pas nos parfums nous-mêmes.

— Je sais que vous vous mettez de l'huile sur le corps ; je le vois bien, votre chair brille au soleil.

— C'est vrai, reconnut Bi.

— Et le Fon, que fait-il pour se rendre beau ?

Bi éclata de rire :

— Il se sert d'une huile de palme parfumée, me confia-t-elle.

— Les autres femmes vous font-elle des misères parce que le Fon vous préfère ?

A cette question, le sourire disparut aussitôt des lèvres de Bi.

— Oui, avoua-t-elle. Il y en a qui me haïssent.

Je devais me rendre compte peu après à quel point c'était vrai. La nuit approchait et un certain nombre d'épouses regagnaient leur quartier après avoir passé la journée aux champs. Bi alla à leur rencontre et les salua :

— *Tujuma !*

C'est le « bonsoir » des Koms. Mais les femmes passèrent leur chemin sans lui répondre, tournant la tête. Bi me prit à témoin :

— Vous voyez comment elles sont ?

Je lui suggérai qu'elle pourrait se plaindre au Fon.

— Je ne veux pas le faire. D'ailleurs, elles ne m'insultent pas, elles ne me menacent pas.

— Le Fon est-il au courant ?

— Oh oui ! il se rend compte de tout. Il m'a dit une fois : « Je sais qu'il y a des femmes qui sont jalouses de toi parce que je t'aime trop ».

— Peut-être es-tu trop gentille avec le Fon, dis-je pour la taquiner.

— Certainement, répondit-elle très vite. Je plais plus au Fon que les autres.

Il était visible qu'elle en était fière et qu'elle en tirait d'autant plus de plaisir que ses rivales étaient ulcérées.

Les échanges de cadeaux entre le Fon et moi se poursuivaient à un rythme régulier. A mon arrivée, on s'en souvient, il m'avait fait parvenir une chèvre étique et six œufs. Après ma première visite chez lui, il m'offrit une peau de léopard. Elle était petite, rongée par les mites et parsemée de trous de balles. Je ne devais pas perdre de vue malgré tout qu'une peau de léopard, même en piteux état, est un cadeau royal.

Ayant appris que j'avais refusé de goûter à la chèvre, le Fon, pour se rattraper, m'envoya un très beau poulet. Cette fois, je fis honneur au présent que mon boy avait accomodé avec beaucoup d'art.

De mon côté, je m'étais comportée — je crois — avec une certaine largesse. La chèvre et les œufs avaient eu pour pendant deux bouteiles de gin ; je m'étais défaite de deux bouteilles encore pour le léopard. Le poulet avait valu au Fon un briquet chromé avec une petite provision d'essence qui l'emballa littéralement.

Quand Fien, « l'épouse-en-chef » m'apporta encore des fèves, j'envoyai à son mari du poisson en boîte : on m'avait dit que les Koms adoraient cela.

Au fur et à mesure que nos relations devenaient plus amicales, le Fon s'enhardissait. Il me fit demander par un de ses *tchindas* des lunettes. Je lui expliquai qu'on ne pouvait pas porter n'importe quels verres, qu'un médecin devait l'examiner auparavant. Je proposai cependant mes lunettes de soleil. Ai-je besoin de dire qu'elles furent acceptées avec enthousiasme ? Après quoi, le Fon réclama aussi l'étui. Puis il s'aperçut un jour qu'il manquait de papier. Or il savait que j'en avais apporté une certaine quantité. Comment lui en refuser ? Je ne pouvais tout de même pas lui faire remarquer qu'il ne savait pas écrire et n'avait donc pas besoin de papier !

J'avais exprimé le désir de voir danser les femmes du Fon. Elles me devaient bien cela ; je leur avais distribué je ne sais combien de paquets de sel, denrée précieuse entre toutes. Mais le roi me fit savoir que ses épouses ne pourraient danser à moins de recevoir des cadeaux de lui. Bien entendu, il n'en avait aucun sous la main. Je lui envoyai là-dessus quelques mètres d'étoffe rose. J'étais pratiquement au bout de mon rouleau et regrettais de n'avoir pas apporté avec moi davantage de liqueurs.

Mais il y avait peut-être moyen de réparer l'erreur. J'avais appris que des vins et des cognacs français étaient couramment introduits au Nigéria en contrebande. Ils provenaient du Cameroun français ; la frontière n'était qu'à vingt-cinq kilomètres de Laakom.

Je m'adressai à l'un des petits-fils du Fon. Il promit de me réapprovisionner. L'après-midi même, alors que j'étais en pleine conversation avec mon hôte, mon pourvoyeur s'approcha de moi et me glissa à l'oreille :

— En voulez-vous maintenant ?

J'acquiesçai de la tête. A mon grand étonnement, je le vis entrer dans la case du Fon. Il en ressortit avec une bouteille pour laquelle il me réclama quinze shillings (750 francs) que je lui payai rubis sur l'ongle. Je devais apprendre peu après que le prix habituel d'une bouteille de cognac de contrebande n'est que de onze shillings.

Je n'avais pas regagné mes quartiers depuis cinq minutes qu'un *tchinda* arriva chez moi à toutes jambes.

— Le Fon trouve que l'air est bien vif, me dit-il. Il demande à Madame si Madame ne pourrait pas lui envoyer quelque chose pour le réchauffer, une bouteille de cognac par exemple, parce qu'il n'a absolument plus rien !

J'estimais indispensable que le Fon et ses acolytes ne se moquent pas de moi. Ainsi, non seulement ils m'avaient vendu une bouteille d'alcool à un prix abusif, mais ils voulaient encore que je leur en fasse cadeau !

— Je regrette beaucoup, dis-je au *tchinda* d'un air navré. Mais dites à Sa Majesté que je n'ai plus que cette bouteille et que je dois l'offrir à l'Administrateur colonial.

(J'avais d'autant moins l'intention de le faire que l'Administrateur aurait pu s'inquiéter de la provenance de ce cadeau.)

— Il me reste un peu de vin, au fond d'une bouteille, juste assez pour remplir un verre, ajoutai-je. Je veux bien l'offrir au Fon, dites-lui que j'espère qu'il sera bientôt rétabli.

Ce matin-là, le Fon m'avait envoyé sa nièce, Fankoun, comme déléguée. De toute évidence, il s'agissait d'une mission importante.

— Le Fon dit, commença-t-elle, que suivant les Blancs, vous autres les Européens et nous,

les Noirs, nous sommes comme des frères. *Le Fon voudrait savoir, en conséquence, si vous consentiriez à l'épouser, étant entendu qu'il se débarrasserait au préalable de toutes ses femmes.*

Je flairai un piège là-dessous. L'impatience évidente avec laquelle Fankoun attendait ma réponse me paraissait du reste suspecte. Je pris le parti de répondre tout de suite, quitte à employer les clichés les plus éculés, mais les moins compromettants :

— Veuillez dire au Fon que sa proposition me remplit de joie et me flatte. Hélas, j'habite en Amérique et je ne puis abandonner ma famille, mes enfants et mes amis.

Founkoun alla porter ma réponse et revint presque aussitôt me poser une autre question. Je soupçonnais Sama, le fils favori du Fon, un jeune homme à l'esprit tortueux, d'avoir manigancé cette histoire.

— Quant un homme demande à une femme de l'épouser, fit Founkoun, il est normal que la femme quitte ses amis et sa famille pour aller vivre avec son époux. Le Fon vous rappelle que vous lui avez dit qu'il vous plaisait.

Il y avait un malentendu. Il était grand temps de mettre les choses au point.

— J'aime bien le Fon, répondis-je. Mais j'aime bien aussi le Résident et l'Administrateur colonial. Cependant, je ne les épouserai pas et je n'abandonnerai pas ma famille pour eux.

C'étaient là les hommes blancs les plus importants que le Fon connut.

— Mais si le Fon vous suivait en Amérique ?

— Il n'y serait pas heureux. Dans mon pays, nous sommes tous égaux. Le Fon serait comme tout le monde ; il ne serait plus roi, personne ne travaillerait pour lui, personne ne le respecterait davantage que les autres hommes. Je crois que le Fon gagnerait beaucoup à rester chez lui et moi, à rentrer chez moi.

Ainsi se termina cette discussion ridicule. Je crois bien que l'on avait voulu me soumettre à une épreuve. De toute façon, cette question ne fut plus jamais abordée.

Le Fon était, comme à l'accoutumée, prostré sur son trône, en plein soleil. Il me faisait penser à ces vieillards de chez nous, autocrates et sensuels. Sa sénilité ne lui avait rien enlevé de son goût du pouvoir. Entouré de ses femmes et de ses serviteurs, il se rendait compte qu'il était un être d'élection.

Il était toujours scrupuleusement poli à mon égard. J'essayai de mon côté de ne pas l'importuner en lui posant trop de questions au cours d'une même séance. Il y avait pourtant un point sur lequel je tenais depuis longtemps à être éclairée : quelles qualités le Fon exigeait-il de ses épouses ?

— Chez nous, lui dis-je, les hommes aiment avoir de jolies femmes.

Un grand sourire apparut sur son visage. Je poursuivis :

— A quoi jugez-vous qu'une femme est jolie.

Il réfléchit longuement, puis, secouant la tête, s'excusa de ne pouvoir me répondre. Je dois avouer que je n'étais pas complètement ignorante sur ce chapitre. Les Koms des deux sexes que j'avais interrogés sur les canons de la beauté féminine avaient invariablement commencé ainsi leur description de la Vénus noire :

— Elle doit avoir des seins fermes, petits et saillants et un joli corps, ni trop gras, ni trop maigre.

Après quoi, mes interlocuteurs me parlaient — parfois, pas toujours — du visage.

Pour éviter que la discrétion du Fon ne donnât lieu à un malentendu, l'interprète se hâta de m'assurer qu'à Laakom aussi, on aime les jolies femmes.

Les yeux fixés sur Bi, je demandai alors au Fon :

— Vous intéressez-vous à une femme davantage qu'à une autre ?

— Je m'occupe d'elles à tour de rôle, fit-il sans hésiter.

— Que font vos épouses toute la journée ?

— Elles vont à leurs fermes. Elles cultivent la terre ; elles pourvoient à leurs besoins.

— Mais qui s'occupe de vos terres ? Qui assure votre subsistance ?

J'avais l'impression que le Fon devait commencer à me trouver bien curieuse. Il continua pourtant à me répondre avec une patience égale :

— Certaines femmes s'occupent de mes fermes.

— Où Bi trouve-t-elle sa nourriture puisqu'elle est toujours avec vous ?

— C'est moi qui la nourris.

Je me demandais ce qu'il adviendrait de Bi et des autres favorites, peu habituées à travailler, quand le Fon serait mort.

— Si les épouses du Fon travaillent toute la journée comme les autres femmes, remarquai-je d'un air détaché, en quoi sont-elles privilégiées ?

— Parce qu'elles sont mieux nourries !

Le Fon était indigné.

— Vous pouvez le constater, poursuivit-il. Les épouses des autres hommes ne ressemblent guère aux miennes. Mes femmes ont la peau plus fraîche, elles sont plus potelées. Mes femmes sont bien nourries et bien soignées. Et puis, elles sont mieux habillées.

— Mieux habillées ? Mais elles sont presque nues !

Je n'avais pu m'empêcher de manifester ma surprise !

Voilà que le Fon et moi, nous discutions d'égal à égal et la chose n'était pas sans l'irriter. Il voulut bien m'expliquer avec une certaine condescendance :

— Toutes mes épouses ont des vêtements. Elles portent des pagnes pour travailler mais elles ont de belles robes et de beaux colliers pour danser.

Sans doute aurai-je dû être moins curieuse. Pendant tout le reste de mon séjour, les femmes du Fon ne quittèrent plus leurs « robes du dimanche ». Elles allaient même aux champs avec. Il était devenu indispensable de faire la preuve qu'il y avait une différence entre ces dames du harem et les négresses de la plèbe. Comme elles ont dû m'en vouloir !

Quoi qu'il en soit, il était temps de changer de sujet. Si nous parlions de quelque chose de plus agréable ? Des enfants, par exemple ? Mais beaucoup d'Africains n'aiment pas parler de leurs rejetons, par crainte du mauvais

œil. Le Fon, heureusement, ne croyait pas au mauvais œil. Quand je lui demandai combien il avait d'enfants, il ne fit aucune difficulté pour me répondre :

— De mes femmes et nés de moi, il me reste cinq fils et sept filles vivants. Beaucoup de mes enfants sont morts. La plupart de mes fils et de mes filles ont été s'établir ailleurs. Mes fils ont leurs propres quartiers là-haut, dans la montagne.

Le moment me paraissait propice pour lancer la grande question :

— Combien de femmes avez-vous ?

— Je ne les ai pas comptées.

Je jure que ce sont là ses paroles textuelles.

Le Fon me désigna du doigt les toits de son quartier.

— Toute cette rangée est vide, fit-il avec un ton de regret. Celle-là aussi. Et celle-là. Je vais d'ailleurs faire abattre les cases vides et me servir de tout ce bois pour mon chauffage.

Le Fon était visiblement plein d'amertume.

— Cinquante-quatre femmes sont parties jusqu'ici ; d'autres encore s'en vont de temps en temps.

A dire vrai, le Fon aurait été bien incapable de dire combien d'épouses il avait au moment où il me parlait.

Les désertions des femmes constituaient un sujet qui le touchait au vif et il ne voulait pas en discuter avec des étrangers. Il avait déclaré à des intimes, qui me l'avaient rapporté :

— Je préfère mourir plutôt que de voir le jour où des étrangers viendront dans mon quartier et diront à mes femmes qu'elles peuvent s'en aller !

Il est vrai que ces paroles historiques, il ne les avait prononcées qu'après le départ des « étrangers ».

L'INTERPRÈTE m'a raconté comment les choses s'étaient passées. Deux missions étaient venues à Laakom ; la première était composée de fonctionnaires nigériens mandatés par l'Organisation des Nations Unies ; la deuxième était composée d'enquêteurs venus en droite ligne de Lake Success. Dans l'esprit de l'interprète, les deux événements n'en faisaient qu'un. Voici donc son récit :

— L'homme qui est venu a dit au Fon : « J'ai une pétition contre vous. On dit que avez trop de femmes ». Le Fon avait écouté avec attention, le regard perdu au loin, le visage impénétrable. Douze membres du Conseil du Fon se sont accroupis par terre sous l'euphorbe. Le Fon et deux Européens ont pris place sur des chaises. Moi, j'étais debout entre eux.

« L'homme qui avait apporté la pétition l'a lue. Je me souviens encore de ce qu'elle disait. Il y avait trois choses. La première est qu'il est mal d'épouser trop de femmes. La deuxième est qu'il est mal de prendre les filles des autres hommes quand elles sont jeunes et de les emmener dans le quartier du Fon pour qu'il les épouse. Il paraît qu'il ne faut pas s'opposer à la volonté des femmes. La troisième chose est que si une femme pleinement développée (c'est-à-dire adulte) veut s'en aller, elle a le droit de le faire. Personne ne doit l'empêcher. Voilà ce qu'a dit le Résident !

« Le Fon, lui, s'est contenté de répondre : « Mmm... Mmm... »

« L'Administrateur colonial m'a demandé si le Fon avait bien compris. Je lui ai répondu que oui. Puis le Fon a posé les yeux sur chacun d'eux et il a dit très lentement, très doucement, comme s'il était très fatigué :

« Je suis un vieillard. Je n'attends plus que la mort. Que voulez-vous que je fasse de ces femmes ? »

« Le Résident a déclaré alors : « Je vous ai lu la pétition ; c'est à vous à prendre vos dispositions. » Le Fon lui a répondu :

« L'administrateur a passé ici quelques jours, il a parlé à mes femmes et maintenant quarante d'entre elles m'ont quitté. » Le Résident a hoché la tête et a dit : « Et celles qui sont ici, est-ce qu'elles veulent rester ? » « Oui », a répondu le Fon, mais le Résident n'a pas eu l'air de le croire. « Je regrette de devoir dire au Fon des choses sans doute désagréables, a-t-il déclaré, mais je dois agir ainsi. Je crois bien qu'il y a encore des femmes qui veulent s'en aller ».

« Je vais réunir toutes mes femmes, a promis le Fon, et je leur demanderai s'il y en a qui veulent s'en aller. Je leur dirai que celles qui le désirent peuvent le faire et que celles qui veulent rester n'ont qu'à rester ».

« Ce que vous dites est très bien, a fait alors le Résident, mais vous le dites seulement du bout des lèvres. »

A l'évocation de ces tristes journées, le Fon se sentait déprimé. Un certain nombre de femmes, celles qu'il voyait le plus souvent, furent convoquées pour le réconforter. Elles s'alignèrent et commencèrent à danser et à chanter en s'accompagnant de tambourins. Elles reprenaient en chœur les paroles qu'improvisait l'une d'elles. Il était question dans ces couplets de circonstance des ennuis causés au Fon par les étrangers. Pauvre Fon ! Il n'aurait jamais plus autant de femmes qu'autrefois... Où sont les jours d'antan, où est l'époque où personne ne discutait les ordres du Fon, où personne ne se mêlait de ses affaires ?...

Deux vers revenaient constamment :

« Nous étions jadis si nombreuses, si nom-
[breuses,
« Et aujourd'hui nous sommes si peu, si
[peu... »

Au terme de chaque strophe, elles se couvraient les yeux de leurs mains et poussaient des lamentations aiguës :

« Ayiya... Ayiya.. Ayiya.. Ayoy ! »

Le Fon, cependant, n'avait pas cessé de se « soutenir » en buvant son cognac et il avait fini par sombrer dans une stupeur si profonde que les choristes crurent pouvoir changer de thème. Elles ne chantèrent plus pour le Fon, mais pour elles-mêmes. « Le Fon, disaient-elles à peu près, va bientôt mourir et nous, nous serons bientôt libres ».

Elles étaient même si impatientes de s'en aller qu'une de leurs émissaires vint me trouver en secret dans ma case et me demanda :

— Quand Madame dira-t-elle aux épouses qu'elles peuvent partir ?

Elles s'imaginaient, les malheureuses, que du fait que j'étais une Européenne, j'avais les mêmes droits que le Résident ou l'Administrateur colonial.

— Plusieurs femmes voudraient bien partir, m'expliqua l'émissaire mais elles attendent que les Européens le leur permettent de nouveau. Elles hésitent parce que la dernière fois, elles sont restées, ne sachant quoi faire au juste. Elles veulent être sûres de l'appui des Européens. Elles disent que si les Européens sont avec eux, leurs familles les reprendront ; autrement, elles craignent d'être ramenées au Fon.

Quand je dis à la messagère qu'elle se méprenait sur mon rôle, son visage s'assombrit :

— Les femmes seront très déçues quand je leur apprendrai que Madame ne compte pas les aider, me déclara-t-elle.

Le personnage le plus sympathique et le plus intelligent, à mon sens, de Laakom, était certainement le Premier ministre du Fon, Johnny. J'ignore d'où lui vient ce prénom, car il n'est pas chrétien. Johnny et moi, nous étions loin d'être d'accord sur tout. Ses visites me faisaient cependant grand plaisir.

Il n'avait pas besoin d'être aiguillonné pour parler. Il avait beaucoup de choses à dire et il les disait avec sincérité :

— Maintenant que nous respectons les lois anglaises et que nous les avons ajoutées à nos anciennes lois, celles-ci tendent à disparaître. Jadis, si une de mes épouses allait se réfugier au quartier de son père, j'allais chez ce dernier. Mon beau-père me rendait ma femme, et si elle résistait, il n'hésitait pas à recourir à la violence. Elle avait beau crier, se démener, ruer, prendre le quartier entier à témoin de la haine qu'elle me vouait, il n'y avait rien à faire. Je n'avais plus qu'à la traîner jusque chez moi, *de gré ou de force.* Maintenant, nous avons renoncé à tout cela.

Il poussa un soupir de regret. Je devais apprendre, par la suite, que la propre fille de Johnny N'gang avait été la première femme à déserter le harem du Fon.

— Comment les choses se passent-elles aujourd'hui ? demandai-je.

Johnny me répondit par un exemple qui n'avait rien de personnel.

— Si ma fille fuit son mari et vient se réfugier chez moi, j'attendrai le mari pour lui remettre la dot nécessaire à la libération de mon enfant.

Le cas ne pouvait en tous cas pas s'appliquer au Fon qui, lui, ne payait pas de dot.

— Actuellement, les femmes choisissent leur mari avant le versement de la dot. Autrefois, c'était le père qui choisissait l'époux et la fille était mariée *de gré ou de force.*

Johnny, au total, n'avait pas eu personnellement trop d'ennuis avec sa progéniture. Neuf de ses filles étaient mariées ; six autres habitaient encore avec lui, dans son quartier. Il avait aussi onze fils, tous adultes. Quand à ses épouses, elles n'étaient que huit, ce qui était modeste si l'on considère que Johnny est l'un des principaux dignitaires de Laakom.

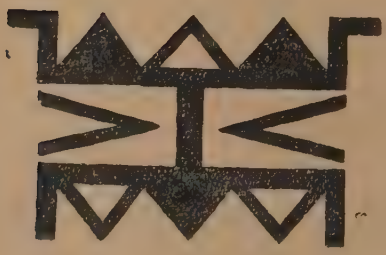
Je m'étonnai qu'il fut possible de maintenir la paix entre huit femmes :

— Quelle est votre recette ?

La réponse qu'il me fit était la réponse classique :

— Je fais régner l'harmonie en donnant à mes épouses de l'huile, du sel, des vêtements et de la viande. Avec cela, elles s'estiment satisfaites et se tiennent tranquilles. J'autorise aussi leurs mères à venir les voir et je leur permets, de temps en temps, de se rendre dans leur famille...

Ce n'était pas plus difficile que cela...



5. - DÉBATS SUR UNE VALEUR MARCHANDE

Bi n'avait pas d'enfants. Toute l'affection que les autres femmes donnaient à leurs fils, à leurs filles, Bi la reportait sur le Fon. Et cependant, elle ne cuisinait pas pour lui ; elle ne prenait pas davantage ses repas avec lui ; elle mangeait seule. A Laakom, où les épouses sont presque toujours seules, cela n'avait rien d'anormal.

— Avez-vous de la viande tous les jours ? lui demandai-je. Les dons de viande sont en effet un témoignage de dévouement et d'amour.

— Oui, tous les jours, fit-elle.

La chose était assez inusitée. Quand je le lui fis remarquer, elle réagit de telle façon que je sus qu'elle avait bien appris sa leçon :

— Tout ce que je reçois, les autres femmes le reçoivent aussi.

Il fallait me convaincre que Bi n'était l'objet d'aucune discrimination. Mais lorsque j'interrogeai d'autres épouses, elles me firent entendre un autre son de cloche.

— Si vous ne cuisinez pas pour le Fon, repris-je, que faites-vous donc pendant les longues heures que vous passez avec lui ?

— Je porte sa chaise et je le suis partout. J'allume sa pipe parce qu'il est trop vieux pour l'allumer tout seul. Ensuite, je reste assise à côté de lui.

Derrière lui aurait été plus exact.

—Qui est avec lui pendant que nous bavardons ici ?

— Neng.

— L'a-t-il appelée quand vous êtes partie ?

— Non, elle était là.

Elle ajouta, sans attendre d'autres questions:

— Neng est plus âgée que moi.

— Le Fon a-t-il des femmes plus jeunes ?

— Il en a deux.

— Comment le savez-vous du moment que vous ne connaissez même pas votre âge ?

Elle éclata de rire comme elle en avait l'habitude chaque fois que ma question lui paraissait stupide.

— Mais parce qu'elles ont de tout petits seins, voyons !

— Le Fon aime-t-il ces femmes ?

— Oh oui ! fit-elle avec un profond soupir.

— Etes-vous jalouse ?

— Non, parce que je veux rester chez le Fon avec elles.

La jalousie, dans son esprit, avait pour corollaire des actes de violence. Si elle se disputait avec ses jeunes « collègues », elle risquait de tomber en disgrâce.

— Y a-t-il toujours une femme qui passe la nuit avec le Fon dans sa case ?

— Oui, et je ne suis pas la seule, répondit-elle, anticipant ma question. Nous y allons à tour de rôle.

— Les jeunes seulement ?

— Oui.

— Pourquoi tellement de femmes ont-elles quitté le Fon ?

Son visage devint encore moins expressif :

— Je ne puis pas le dire.

— Est-ce parce que le Fon ne les appelait jamais ?

— Il les appelait, insista Bi.

— Quand le Fon se fâche avec une femme, que fait-il ?

— Rien, fit-elle effrontément.

— Il ne la gronde pas ? Il ne la punit pas ?

Elle secoua la tête :

— Je ne sais pas. Je vis avec lui en paix. Je ne le quitterai jamais. Je suis heureuse.

— Allez-vous parfois dans votre famille ? dis-je, comme si c'était là un moyen de faire plaisir à une épouse royale.

— Jamais.

— Vos parents viennent-ils vous voir ?

— Non, jamais. Je le regrette. Mais je leur envoie des salutations ; ils m'en envoient aussi. Je suis heureuse ici, bien que je ne les voie pas.

La pierre de touche du bonheur d'une femme, chez les Koms, est le nombre d'amies qu'elle a parmi les autres épouses. Ainsi peut-elle trouver chez ses compagnes les sentiments dont elle a été privée en étant arrachée au sein de sa famille. Je n'avais pas eu l'impression qu'entre les épouses du Fon il y eût la moindre trace de camaraderie.

— Y a-t-il une femme que vous aimiez davantage que les autres, comme si elle faisait partie de votre famille ? demandai-je à Bi.

— Comment le pourrais-je ? fit-elle. Il y en a tellement !

Etait-ce une façon d'esquiver la réponse ? Ou bien Bi se sentait-elle vraiment écrasée par la multitude des épouses du Fon ? Ou bien ses camarades du harem lui étaient-elles également indifférentes ? Sur ce point, Bi est restée insondable.

Assise devant ma case avec Zachée, mon guide et interprète, j'admirais un après-midi, le coucher du soleil. J'aperçus soudain un groupe d'hommes qui, le fusil à l'épaule, s'en allaient en direction de la montagne. Ils allaient chasser la nuit. Au même moment, leurs femmes arrivaient de leurs fermes. Je fis remarquer à Zachée qu'elles avaient l'air épuisé, qu'elles traînaient les pieds.

— Les fermes sont à des kilomètres et des kilomètres d'ici, madame, me répondit-il. Je ne crois pas que vous soyez capable, vous, d'y aller à pied.

Sans compter que ces femmes avaient travaillé toute la journée sous un soleil implacable. Les hommes avaient arraché les mauvaises herbes et préparé la terre. Cette tâche accomplie, ils passaient la main aux femmes qui semaient, bêchaient, récoltaient.

Chez les Koms, le mari confie une parcelle de terrain à sa femme, le frère à sa sœur. La femme, la sœur a droit, de ce fait, à une partie de la récolte ; en d'autres termes, elle gagne sa subsistance.

Pourquoi les femmes Koms ont-elles besoin d'hommes ? Pour avoir des enfants. Pour ce qui est des femmes du Fon, elles ont découvert depuis pas mal de temps que si leur mari était incapable de les rendre mères, il y avait d'autres hommes en mesure de leur rendre ce service. Au surplus, la peine de mort pour adultère a été abolie... Les cinquante-quatre femmes qui ont déserté le quartier du Fon avaient *toutes* des enfants — qui n'étaient pas les enfants du roi, cela va sans dire — cu en attendaient incessamment.

On m'avait dit et répété que les épouses du Fon étaient favorisées, qu'elles restaient avec lui parce qu'elles y trouvaient leur avantage. Or, j'avais tous les jours la preuve du contraire.

— Les proches parents du roi, m'expliqua Zachée, comme Founkoun, qui est sa nièce, ne se marient jamais. Elles prennent des amants et les abandonnent à leur guise. Les souverains eux-mêmes, les Fons, sont issus de femmes que leur rang n'autorise pas à travailler la terre ni à rester fidèles à leurs amants ou au père de leurs enfants. Ces femmes sont les princesses royales ; les sœurs du Fon par exemple.

— L'héritier du Fon n'est donc pas un de ses fils ?

— Non, puisque les épouses du Fon ne sont pas de sang royal. L'héritier est généralement un de ses neveux et la mère de ce dernier porte le titre de *Mère du chef*. C'est la femme la plus honorée de la tribu.

Trois jours chaque mois, le tribunal de Laakom se réunit pour juger des délinquants ou statuer sur des affaires de peu d'importance relevant des lois coutumières.

A Laakom, une femme siégeait parmi les magistrats : Founkoun. Il en était de même dans toutes les circonscriptions : cette mesure avait été prise sur les conseils d'un anthropologiste britannique suivant lesquels les droits des femmes seraient beaucoup mieux défendus ainsi. Founkoun et ses six collègues ne recevaient, en guise de salaire pour remplir leurs fonctions de juges, que deux shillings par audience (cent francs) et un peu de vin de palme. Les amendes étaient conservées dans une caisse spéciale et quand il y avait assez d'argent dans la caisse pour organiser une grande fête, tout le village en profitait !

J'ai pu constater en assistant aux séances du tribunal que Founkoun était traitée d'égal à égal, avec respect même, par ses collègues masculins. Je lui en ai demandé la raison :

— Je crois que c'est parce que j'appartiens à la famille du Fon.

— Mais le Fon a d'autres parentes qui ne sont pas traitées avec autant d'égards.

Elle se mit à rire :

— Alors, c'est parce qu'ils savent que j'ai quelque chose là-dedans, dit-elle en se touchant le front.

Il y avait des moments où je la trouvais vraiment sympathique.

Il était de son devoir, on le lui avait longuement expliqué, d'écouter attentivement les dépositions des femmes, de les interroger, de s'assurer qu'elles pouvaient parler librement.

La population était avisée que la cour allait siéger par l'appel du tam-tam. Le tam-tam — un tronc d'arbre évidé et recouvert, à l'une de ses extrémités, par une peau de chèvre — était déposé près du poste de vigie du Fon. Trois coups brefs, répétés à plusieurs reprises, et il n'en fallait pas davantage pour que tous les intéressés — plaignants, accusés, témoins — fussent avertis que l'audience allait être ouverte.

La foule s'amassait petit à petit devant le tribunal, une case assez grande au sol de terre battue. Quelques instants plus tard, les juges faisaient leur apparition, suivis chacun d'un petit garçon qui transportait sa chaise, son parasol, des couvertures, des pipes et tout ce dont le maître pourrait avoir besoin. Le plus impressionnant des magistrats était un chef local, Altine. Il était vêtu d'une culotte de zouave... et d'un gros collier de corail. Johnny N'gang et les autres portaient de longues robes flottantes et étaient, en général, coiffés d'une petite calotte.

A l'intérieur même de la case, près de la fenêtre, le greffier, représentant de l'administration, était assis devant une table. Il tenait à la main un crayon ; un cahier d'écolier — le registre du tribunal — était ouvert devant lui. Il y avait aussi un interprète. Les débats qui allaient avoir lieu avaient, en effet, un caractère officiel et il était indispensable de ce fait qu'ils fussent enregistrés en anglais.

Quand les membres du tribunal étaient en place, quand la bousculade des spectateurs

ait cessé, le greffier appelait la première aire.

— Expliquez à ces deux hommes pourquoi sont ici, ordonna le greffier.

C'était lui qui devait diriger les débats. manation de l'autorité officielle, il s'efforçait prendre le ton des magistrats européens.

Le plaignant, dans cette affaire, accusait n adversaire d'avoir gâché sa récolte en lui ant un sort. Le demandeur fut purement simplement débouté : il n'avait pu faire la euve de ses allégations.

— Si tu n'es pas satisfait du jugement, tu le droit de faire appel auprès de l'administateur colonial, lui rappela le greffier.

Quelques affaires du même genre furent te réglées au cours de cette audience. A la de la matinée, des groupes s'étaient formés vant le tribunal. C'étaient les protagonistes s procès qui poursuivaient leurs discussions. ounkoun passa au mlieu d'eux, hautaine, daigneuse.

— Aujourd'hui, me dit Zachée, en me signant la nièce du Fon, tout le monde les pelle « princesses » mais personne, ntrefois, ne voulait épouser les parentes du i.

— Mais je croyais que ces femmes ne se mariaient jamais.

— Non. Mais elles prennent des hommes and elles en trouvent qui leur plaisent.

— Plusieurs à la fois ? Comme le Fon ?

— Oh non ! Un à un.

— Et au total, ça fait beaucoup.

— Pas toujours. Il y en a qui s'arrêtent à eux ou trois. Certaines se sont contentées un seul. Founkoun, elle, en a beaucoup, et ourtant elle n'a pas plus d'enfant que de ari !

Founkoun était — d'après les canons caux — une assez belle femme. Elle avait e l'allure, elle était intelligente mais elle fichait en toute occasion cet air arrogant es gens conscients de leur supériorité.

— Je peux boire d'un trait une bouteille ntière de whisky ou de gin, s'était-elle vantée ne fois devant moi. Mon oncle le Fon est un eil ivrogne ; il m'a donné des leçons !

Au troisième jour de la session judiciaire, l'atmosphère de formalisme qui avait régné jusque là au tribunal avait disaru. La cour continuait à liquider le rôle. ounkoun et moi nous étions toujours les eules femmes présentes. Kou, l'héroïne du rocès en cours, n'était même pas dans la alle.

L'accusé portait des shorts déteints et une hemise bleue aux pans flottants. Le plaignant ortait une espèce de pyjama blanc.

Les deux hommes faisaient valoir leurs roits — financiers — sur Kou.

— Je poursuis cet individu parce qu'il a ris la femme de mon père et l'a donnée à un utre homme, dit le demandeur. La femme se rouve maintenant avec son nouveau mari.

— Votre père est-il mort ? demanda le reffier.

— Oui.

— Etes-vous le successeur de votre père ?

— Oui.

Etouffé par l'indignation, le bonhomme ait incapable de répondre par autre chose que des monosyllables. En tant que légataire de son père, il avait hérité des biens de ces derniers ; et parmi ces biens, il y avait les femmes dont certaines étaient peut-être jeunes et convoitées depuis longtemps.

— Vous dites, reprit le porte-parole de la cour, que l'accusé, après la mort de votre père, a enlevé Kou et l'a donnée à un autre mari ?

Le demandeur approuva vigoureusement du chef. Le père de Kou n'avait consenti au mariage de celle-ci qu'après avoir encaissé la dot. Le deuxième mari de Kou aurait dû, en toute justice, payer la même dot à son beau-père afin que ce dernier dédommageât son ex-gendre ou l'héritier de cet ex-gendre.

— Qui a dilapidé la dot ? interrogea le greffier.

La question était classique. Dans toutes les affaires de ce genre, l'argent destiné à la dot avait été préparé. Mais les nouveaux mariés l'avaient dépensé — pour faire bombance — avant d'avoir pu le verser au destinataire.

Quoi qu'il en soit, quand une femme mariée s'éprend d'un autre homme que son mari, ou une veuve de quelqu'un qui n'a pas hérité légalement d'elle, les ennuis commencent. Cette femme devient pour sa famille une source d'embarras, à moins que l'élu ne soit disposé à rembourser la dot — le prix d'achat — ou une somme un peu moindre étant donné que la « marchandise » est usagée.

Beaucoup de femmes, mariées alors qu'elles étaient des fillettes encore, à des hommes qu'elles détestent, essayent de se libérer quand elles sont parvenues à l'âge adulte. C'est pour cette raison que les tribunaux indigènes sont encombrés de « procès matrimoniaux ».

Pour en revenir à Kou, cette femme était une veuve remariée. Le tribunal essayait de débrouiller sa situation.

— Kou a un enfant. Est-ce un garçon ou une fille ?

— C'est une fille, répondit le défendeur.

— Née de votre père ?

— Oui.

A Laakom, bien que les enfants héritent des titres et des biens par la lignée maternelle, ils sont la propriété du père. On présume que l'usage de la dot a été institué entre autres pour que le mari acquière des droits sur ses enfants ou ceux de sa femme, quel que soit le père. La distinction ne manque pas de subtilité. Le mari est en somme l'usufruitier de sa femme et pas seulement le propriétaire de son corps.

— Qui est le père de Kou ?

L'accusé n'était pas le vrai père de Kou, mais son héritier. Le demandeur et le défendeur en somme avaient succédé à leur père et étaient en litige à cause de leurs droits successoraux.

— Je n'ai pas de témoins, conclut le plaignant, mais demandez donc à mon adversaire de s'expliquer. Je veux entendre ce qu'il a à dire.

L'adversaire, interrogé à son tour, soutint :

— Kou est ma fille puisqu'elle est la fille de mon père dont j'ai hérité.

Il révéla qu'elle était aussi sa demi-sœur, ce qui n'était pas fait pour simplifier les choses.

— Lorsque le mari de Kou est mort, poursuivit-il, elle refusa de rester avec son héri-

tier. J'ai insisté pour qu'elle le fasse, mais elle n'a pas voulu en entendre parler. « Non, m'a-t-elle dit, c'est un autre que je vais épouser ».

— Kou vit-elle maintenant avec cet homme ? demanda le greffier.

— Oui, mais je n'ai pas encore reçu la dot, expliqua le père légal.

Les juges délibérèrent pendant un moment, puis le greffier annonça :

— Le tribunal va maintenant décider du montant de la dot que devra payer le nouveau mari au défendeur et que celui-ci transmettra au demandeur.

Johnny N'gang, le Premier Ministre du Fon, prit alors la parole :

— Avez-vous, demanda-t-il à l'accusé, l'équivalent de la dot payée par le premier mari de Kou, soit quatorze livres ?

— Je les ai, reconnut l'accusé.

La question se posait maintenant de savoir s'il convenait de réduire la dot. Nouveau conciliabule entre les juges. Mais le tribunal décida que la dot ne serait pas réduite. La décision n'était pas motivée. Sans doute, les magistrats qui connaissaient Kou personnellement, avaient-ils estimé qu'étant jeune et désirable, elle n'avait rien perdu de sa valeur.

Quant à l'enfant, il fut convenu qu'elle vivrait chez mère. Quant la fille serait en âge de se marier, elle serait confiée au demandeur, lequel toucherait la dot.

L'accusé, enfin, était condamné aux frais et dépens du procès : douze shillings et six pences (environ six cents francs). De l'avis général, le jugement était parfaitement équitable.

Nji, le greffier, était un personnage qui ne manquait pas d'intérêt. Protestant, élevé par les Missionnaires de Bâle, il s'était marié, deux semaines à peine avant mon arrivée, avec Mary. Mais Mary, ayant échoué à son examen de catéchisme, n'était pas encore officiellement chrétienne. Nji gagnait relativement beaucoup : soixante livres (soixante mille francs) par an et il avait droit à une case près du tribunal.

C'était son instruction particulièrement poussée qui lui valait ces avantages : il était allé jusqu'au brevet élémentaire à l'école gouvernementale de Bamenda.

Son père était un homme assez évolué. Il avait servi dans l'armée allemande pendant la guerre de 1914-18 (le Cameroun était alors possession allemande) puis il avait défendu la cause alliée dans la deuxième guerre. Démobilisé, il avait été nommé maire du village de Wi. Ses contacts avec les Européens l'avaient convaincu qu'on ne saurait arriver sans savoir lire. Il avait donc envoyé ses huit fils (Nji était l'aîné) à l'école. Mais il n'avait pas estimé qu'il fût nécessaire d'agir de même avec ses filles.

— Moi, me déclara Nji, j'enverrai tous mes enfants à l'école, *les filles aussi*. Je sais qu'elles y gagneront. Une fille qui a de l'éducation s'occupe mieux de sa maison.

Il me parla des devoirs de sa charge. Il m'expliqua que dans les affaires de divorce, de plus en plus nombreuses, la principale difficulté consistait à établir la « valeur marchande » de la femme qui changeait de mari.

— Si l'intéressée est une femme d'un certain âge, le tribunal réduit fortement le montant de la dot — qui en l'espèce est une reprise — réclamée par le mari délaissé. Celui-ci, en effet, en a eu pour son argent et il ne serait pas juste de céder la femme à un autre sans rabattre le prix.

— Les hommes battent-ils leur femmes ? demandai-je.

— Les femmes ne portent pas plainte contre leurs maris. Je crois d'ailleurs que les maris en général ne les maltraitent pas. Il y a bien certains cas, où un mari flanque une râclée à sa femme, mais ça n'arrive pas dans toutes les familles.

J'insistai :

— Mais quand un mari bat sa femme, a-t-elle le droit de se plaindre ?

— En principe oui, mais à ma connaissance cela ne s'est jamais produit.

— Serait-ce parce que la femme aurait peur de témoigner contre son mari ?

— Non, fit-il simplement, mais parce que lorsqu'une femme est battue par son mari, elle sait qu'elle l'a mérité !

J'étais gâtée. Le tribunal allait justement s'occuper du cas d'une femme qu'un homme avait battue.

Ils étaient assis tous deux, elle et lui, dans la case-tribunal, sur de grosses pierres. Elle s'appelait Korou. Les yeux baissés, elle affirmait que l'homme l'avait rossée à coups de bâton six jours à peine auparavant. Or cet homme n'était pas son mari. Elle dansait chez des voisins lorsqu'il survint, la tira hors de la case et la battit.

— Si l'accusé n'est pas votre mari, est-il votre ami ? demanda le greffier en donnant au mot « ami » une intonation spéciale.

— Non, il n'est rien pour moi.

L'accusé niait, calmement.

— Il ment, s'exclama Korou. D'ailleurs, je portais une chemise qu'il a déchirée en me tirant. La voici.

La chemise fut longuement examinée par les membres du tribunal. La râclée n'était pas un mythe. Au surplus, il y avait eu des témoins.

— Pourquoi ne sont-ils pas intervenus ?

— Ils n'ont pas réussi à l'arrêter, tant il était furieux.

Tant d'acharnement devait avoir un motif grave, qu'il restait à découvrir. Ce fut N'gang qui posa la question cruciale :

— Avant de vous battre, l'accusé n'a-t-il pas été votre amant ?

Et sans laisser à Korou le temps de répondre, il poursuivit :

— L'accusé était-il prêt à rembourser la dot ?

Korou avoua qu'elle avait eu des bontés pour son adversaire, qu'ils avaient envisagé de se marier.

— Vous avez donc répondu à ses avances ?

— Oui, fit la victime, les yeux remplis de larmes.

— Mais vous vous êtes refusée à lui peu avant qu'il ne vienne vous battre ?

— J'avais appris qu'il n'avait pas d'argent.

Elle s'était aperçue, en d'autres termes, qu'il était dans l'impossibilité de rembourser la

lot, que leurs relations ne pouvaient donc pas être stables.

Korou exhiba une lettre : deux témoins décrivaient la scène de la volée.

— Donnez maintenant votre version des évènements, ordonna le greffier à l'accusé.

— Elle est mariée, fit-il. C'est elle qui m'a demandé de l'épouser. J'ai refusé. Elle a insisté. Elle m'a dit que je pourrais la racheter pour cinq shillings seulement (250 francs).

— Si vous la fuyiez, reprit le greffier, pourquoi avez-vous été la relancer dans la hutte de ses amis pour la battre ?

— Je ne l'ai pas battue. J'ai seulement voulu discuter avec elle.

Les spectateurs riaient aux éclats.

N'gang, l'homme sage, tira enfin la morale de l'histoire :

— Nous n'avons jamais autorisé ici qu'un homme batte une femme, à moins qu'il ne l'ait épousée. Au surplus, aucun homme n'a le droit d'entrer, le soir, dans le quartier d'un autre homme.

La délibération du tribunal fut brève :

— Trois livres d'amende ou trois mois de prison, annonça l'interprète. L'accusé payera en outre dix shillings de dommages-intérêts à la plaignante parce qu'il l'a déshonorée.

Mais le greffier trouvait le châtiment excessif. Le tribunal, sur ses instances, ramena l'amende à deux livres. L'accusé était effondré.

Founkoun, cependant, avait pris Korou à part :

— Accepterais-tu malgré tout de l'épouser ? lui demanda-t-elle.

— Non, parce qu'avant que je quitte mon mari, il m'a trompée en prétendant pouvoir rembourser ma dot.

— Et les autres femmes de ton mari, est-ce qu'elles sont toujours avec lui ?

— Oui, fit Korou en baissant la tête, car elle voyait très bien où la « princesse » voulait en venir.

— Est-tu disposée alors à retourner chez ton mari ?

— Oui, je crois.

— Eh bien, ne perds pas de temps. Tu ne risqueras pas ainsi d'être battue par un autre homme !

6. - AU SERVICE DE LA BELLE-FAMILLE

TRANGE femme que cette Founkoun ! La nièce du Fon était pour moi une énigme. Un soir qu'elle était venue me voir sur le terre-plein, devant ma case, je l'interrogeai longuement. Ce qui m'intriguait surtout, c'est qu'elle ne s'était pas mariée alors que, pour les femmes Koms, rien n'est plus important que le mariage.

— Je ne me suis pas mariée, m'expliqua-t-elle, parce que mon époux resterait mon inférieur et que la plupart des jeunes gens Koms n'aimeraient pas se trouver dans cette situation. Si j'épouse un homme, je le nourrirai, je le vêtirai, mais je n'accepterai pas qu'il me manque de respect, il ne devra jamais oublier que j'appartiens à la famille du roi.

Founkoun était, en effet, une femme riche. Sa mère, la sœur du Fon, lui avait laissé d'importantes propriétés. Elle n'avait pas besoin de travailler.

— Ne voulez-vous donc pas avoir un enfant ?

Elle hocha la tête. Elle y tenait d'autant plus qu'en vertu des lois successorales en vigueur à Bikom, son fils, si elle en avait un, deviendrait l'héritier du trône.

— Mon fils, fit-elle avec fierté, sera Fon. J'aurai un fils un de ces jours.

Elle en était sûre. Elle avait même choisi le père :

— Il vit à Nyajoua, pas très loin d'ici. Il sait que j'ai jeté mon dévolu sur lui. Nous avons pris toutes les dispositions nécessaires, mais je n'ai pas encore été chez lui. C'est un bel homme et puis il a de belles manières.

— C'est-à-dire ?...

— Je l'ai observé ; il ne parle pas trop et il ne se met jamais en colère.

Quand elle eut rencontré l'être idéal, Founkoun avait pris l'initiative. Le fait que l'élu de son cœur avait deux femmes ne la gênait par car elle continuerait à vivre en célibataire. Il lui suffisait qu'il vint lui rendre visite de temps à autre. Au surplus, elle n'aurait aucun rapport avec « l'épouse-en-chef ».

— Elle ne pourra pas me donner d'ordres du moment que je ne serai pas une épouse, mais une maîtresse.

Une personne aussi évoluée avait peut-être un point de vue original sur la polygamie.

— Franchement, Founkoun, lui dis-je, aimeriez-vous être la femme d'un vieillard et partager votre existence avec un certain nombre d'autres épouses ?

— J'aurais voulu être la femme d'un vieillard s'il m'avait épousée quand j'étais jeune, riposta-t-elle.

— Mais certaines des femmes du Fon sont si jeunes qu'elles n'ont pas pu le connaître quand il était ingambe !

— Si le Fon garde des femmes jeunes, m'affirma Founkoun avec le plus grand sérieux, c'est par respect des coutumes locales. Il est bon que lorsqu'un Fon meurt, son successeur trouve beaucoup de jeunes veuves dans l'héritage.

— Founkoun, vous n'êtes pas sincère...

— Mais si, insista-t-elle. Ainsi ces femmes seront prêtes pour le nouveau Fon.

— Alors, le Fon ne gâte N'bou et Bi et les autres jeunes femmes qui l'entourent que pour les transmettre à son successeur ?

— Le Fon les aime parce qu'elles étaient ses femmes alors qu'il était encore jeune. Il n'y a pas si longtemps qu'il est incapable de se comporter en mari. Ce sont ses rhumatismes qui le vieillissent. Il est encore très fort et très puissant, malgré son âge !

Elle mentait avec effronterie.

— Avez-vous jamais songé, repris-je, que les vieilles femmes auxquelles personne ne prête attention auraient aimé avoir quelques hommes autour d'elles, comme les vieillards qui sont heureux d'être gâtés par des femmes ?

Founkoun eut un sourire de mépris :

— Pourquoi me soucierais-je des vieilles femmes ? Elles ont fait leur temps. Quand une femme est vieille, c'est-à-dire quand elle a passé le retour d'âge, elle va elle-même dire à son mari : « Je suis vieille, je ne veux plus venir chez toi ». Un homme, par contre, ne se jugera jamais trop vieux pour ses femmes.

Seulement, celles-ci sortiront en cachette du quartier pour chercher la compagnie d'autres hommes. Et pourquoi le vieux mari s'en offusquerait-il ? A partir d'un certain moment, il ne s'intéresse plus qu'à ce qu'on lui donne à manger...

J'essayai d'aborder la question sous un angle différent :

— Si vous aviez une fille, voudriez-vous qu'elle épousât un vieux Fon, qu'elle fût une femme parmi cent autres ?

— Je n'ai pas à choisir, me répondit Founkoun, je n'ai qu'à accepter.

— Si vous aviez une fille, que souhaiteriez-vous le plus pour elle ?

Je dois avouer que sa réponse me surprit :

— Je l'enverrais dans un pensionnat afin que, ses études terminées, elle puisse trouver un bon travail, se débrouiller dans la vie et s'aider. Je souhaiterais la même chose pour un garçon.

Elle réfléchit un instant, puis ajouta :

— Pour un garçon, la situation serait évidemment différente. Il faudrait qu'il ait beaucoup de femmes. On ne se contente d'une femme que si on n'a pas d'argent. Et s'il devient Fon, il aura le droit d'avoir autant de femmes que le Fon actuel !

— Et vous-même — je revenais à la charge — tolériez-vous d'être une épouse parmi cent autres ?

— Oui, fit-elle d'un air de défi. D'ailleurs, plus les femmes sont nombreuses, moins elles ont de travail...

J'étais à Laakom depuis assez longtemps pour savoir que l'argument était pour le moins spécieux. Founkoun, qui se vantait de n'avoir pas à travailler, savait mieux que personne que les travaux des champs ruinaient une femme en quelques années. Mais il n'y avait pas que cela :

— Voyons Founkoun, vous ne trouveriez pas agréable que l'homme que vous aimez ne s'occupe pas de vous exclusivement ?

— Pourquoi ? Une femme ne peut pas exiger de son mari qu'il passe toutes ses nuits auprès d'elle. Les hommes, chez nous, ont le droit d'avoir, vingt, vingt-cinq épouses ou davantage. Son devoir est de s'occuper d'elles à tour de rôle.

— Ainsi, vous attendriez sagement votre tour ?

— J'attendrais sagement mon tour et je prierais pour avoir un enfant.

— Ne vous arriverait-il de souhaiter avoir votre mari près de vous ? Dans mon pays, on appelle cela le désir...

— Chez nous, cela n'existe pas. Ce qui compte le plus pour une femme, c'est de préparer les repas pour son mari. Si le mari demande à une femme d'être gentille avec lui pendant le jour, elle prendra sa bêche et s'enfuira à sa ferme.

— Même si son mari lui plaît ?

— Et même la nuit, si elle éprouve le sentiment dont vous parlez. Elle mourrait de honte si ses amies apprenaient qu'elle prend plaisir à rester avec son mari...

J'étais quelque peu sceptique. J'avais vu sur les chemins des alentours, les femmes Koms plaisanter avec les hommes avec un petit air de coquetterie qui ne trompe pas. Non, vraiment, je n'avais aucune raison de penser que les Africaines d'ici n'étaient pas des femmes comme les autres...

J'ai assisté à un mariage Kom. La fiancée, Mbé, une jeune fille timide, avait été conduite au quartier du promis par ses parents. Les femmes invitées à la noce avaient apporté le fou-fou, les hommes la viande.

Mbé — yeux modestement baissés, une jupe courte autour des reins, un collier à plusieurs rangs de perles autour du cou — fut accueillie dans une case spéciale par les femmes de sa belle-famille. Les hommes s'étaient réunis dans une autre case.

— Mbé, appelèrent alors les hommes, sors un peu qu'on te voie.

Mbé ne répondit pas.

— Allons, les femmes, reprirent les hommes avec des rires gras, venez par ici !

Une à une, les femmes sortirent. Mbé apparut enfin, la dernière, les yeux toujours fixés sur la pointe de ses pieds.

— Sois la bienvenue, s'écria le fiancé.

Il poursuivit — et c'était le début de la cérémonie traditionnelle :

— Qui est ton père ?

Elle répondit indistinctement. L'émotion l'étranglait. Elle faisait preuve, décidément, d'une modestie qui enchantait l'assistance.

— Qui est ta mère ?

Même murmure imperceptible.

— Qui est ton mari ?

— Mon mari, c'est toi !

Mbé, cette fois, avait parlé clairement, résolument même.

La fiancée fut ramenée dans sa case. Pendant que les invités festoyaient, elle passait sous l'autorité de sa belle-mère. Pendant une semaine, elle resterait séquestrée là. Elle serait gavée : il fallait en effet qu'elle engraisse. Au bout de ce temps, elle irait chercher de l'eau au ruisseau pour sa belle-mère : symbole de service perpétuel.

Mbé devait désormais obéir sans rechigner à sa belle-mère, suivre ses instructions au jour le jour, apprendre à apprêter les plats favoris de son mari et les soumettre à l'appréciation de tous les parents de son mari, de ses belles-sœurs notamment. Et pour commencer, la seule chose qu'elle serait autorisée à faire pour son mari, serait de lui chauffer de l'eau pour son bain.

C'est seulement au terme de la semaine que les nouveaux mariés pourraient se voir en tête-à-tête. Entre-temps, Mbé aurait dû donner d'abondantes preuves de ses sentiments à l'égard de sa nouvelle famille. Il faudrait qu'en dernier lieu elle lave les pieds de ses beaux-frères et belles-sœurs, après quoi, elle pourrait laver les pieds de son mari. Ce serait son premier acte de dévouement conjugal.

Mon séjour à Laakom tirait à sa fin. Pour la dernière fois, j'étais montée au poste de vigie du Fon. Le brave homme était là, assis comme d'habitude sur une chaise pliante installée sur le trône de pierre. Il était saoûl, la tête branlante, les yeux perdus dans le vague, un verre de cognac à la main, une bouteille aux trois-quarts vide près de lui. Il avait fait placer une chaise pour moi à côté de la sienne.

Founkoun était accroupie aux pieds du Fon. Il lui versa quelques gouttes de cognac

dans la paume des mains qu'elle lécha avec avidité.

Le Fon avait convoqué une douzaine de ses femmes pour les faire danser devant moi. L'une d'elles commença à tambouriner sur le tam-tam pendant qu'une autre tirait des sons grinçants d'une espèce de guitare et qu'une troisième agitait des calebasses sèches à moitié remplies de cailloux.

Les femmes firent quelques pas, se déhanchèrent un peu, sur un rythme sinistre, avec une absence d'enthousiasme proprement navrante.

Sur un signe du Fon, un homme en haillons déposa aux pieds du souverain un sac informe. Puis le Fon donna à ses femmes l'ordre de s'arrêter. Je les vis alors se précipiter vers leur seigneur et maître. Mais c'était le contenu du sac qui les intéressait : du sel.

Le Fon commença la distribution à pleines poignées. Les épouses se bousculaient pour en avoir les premières.

— Allons, allons, fit le roi qui avait l'air de s'amuser énormément, ne vous bousculez pas. Il y en aura pour tout le monde.

Dans la cohue, certaines s'étaient arrangées pour être servies deux ou trois fois.

Founkoun n'avait pas bougé. Elle n'avait pas besoin de se battre pour avoir son sel. Le Fon, en effet, lui en fit envoyer dans une corbeille dix fois plus qu'à ses femmes.

Du sel était tombé sur les chaussures du Fon. Deux de ses épouses s'approchèrent de lui, les essuyèrent de leurs mains et se léchèrent les doigts. Le monarque ne daigna même pas leur accorder un regard.

La distribution terminée, les épouses, comblées, s'en allèrent. Le Fon prit encore quelques gorgées de cognac et s'assoupit à nouveau.

Ce fut la dernière vision que j'eus de lui. Le lendemain à la première heure, je me mettais en route. Je crois que, tout compte fait, il ne regrettait pas ma visite. Il n'aurait jamais connu, sans moi, les beautés de la manucure. Et puis, il s'était imaginé que j'étais venue prêcher la révolte à ses femmes. Il était maintenant rassuré.

7. - AU NOM DES FUGITIVES...

Il me restait, avant de conclure mon voyage, à m'entretenir avec quelques-unes des femmes qui avaient quitté le Fon. J'avais appris que huit de ces fugitives demeuraient aux environs immédiats de Bélo. Andiansa vivait à cinq kilomètres de la localité et avait un enfant d'un mois ; Alouma n'avait pas encore accouché ; N'gom avait un bébé de deux jours et habitait dans la montagne, à deux kilomètres et demi de la grand'route ; Maï, qui venait d'avoir un petit garçon, était malade et Ayenge venait de se rendre à Njinikom. Il y en avait d'autres encore dont je ne connaissais pas le nom.

C'est N'gom que j'ai vue d'abord. N'gom est la fille de Johnny N'gang, le Premier ministre du Fon. Elle fut la première des épouses du Foitelet à lui tenir tête ouvertement, la première qui, lorsqu'elle eut un enfant, trois ans auparavant, proclama que le père de cet enfant n'était pas le Fon. Elle fut aussi la première des épouses à déserter le quartier royal.

La case de N'gom était construite au sommet d'une colline, au bord d'une paroi abrupte. Nous grimpions depuis un bon moment, mon interprète Zachée et moi, lorsque j'aperçus soudain, au détour du sentier, un spectacle qui me laissa bouche bée. J'avais devant moi la Madone noire. Complètement nue, N'gom était assise au soleil, berçant son nouveau-né. Elle était admirablement bâtie. Du lait tombait goutte à goutte de ses seins gonflés. Elle semblait, en vérité, faire partie de la luxuriante végétation d'alentour.

Pour N'gom, cet enfant était le symbole d'une grande victoire. Elle lui avait frotté le corps avec un mélange d'eau et d'essence de campêche, puis avec de l'huile de ricin. Elle voulait que les visiteurs qu'on lui avait annoncés, le trouvassent aussi beau que possible.

Un garçonnet de trois ans courait çà et là, des grelots aux chevilles. Dès qu'il nous vit, il détala et alla se cacher dans la case.

N'gom me raconta son histoire avec la plus grande liberté. Une seule fois elle s'interrompit : une vieille femme passait tout près ; N'gom ne voulait pas qu'elle l'entendît.

Après la naissance de son premier fils, le garçonnet que nous avions vu, le Fon lui avait donné l'ordre de regagner son quartier et elle s'était inclinée. Le bébé étant encore en nourrice, elle l'avait amené avec elle.

Le Fon ne lui adressa aucun reproche. « J'aurais voulu que toutes mes femmes aient des enfants, lui dit-il. Je regrette seulement que tu ne sois pas en mesure d'en avoir un autre avant plusieurs années. J'aurais voulu avoir un enfant de toi ». Il n'avait pas l'air fâché, mais triste. Quant à N'gom, elle avait déjà décidé que quand le moment serait venu pour elle d'avoir un deuxième enfant, elle abandonnerait le Fon une fois de plus.

Parmi les épouses du roi, beaucoup étaient jalouses et lui firent toutes sortes de misères.

— Mais maintenant, me déclara-t-elle en riant, car la chose l'amusait beaucoup, presque toutes les jeunes femmes du Fon ont des enfants ou bien elles en attendent un.

Deux clans s'étaient aussitôt formés dans le quartier. Il y avait les épouses qui lui en voulaient, qui ne lui ménageaient ni les injures, ni les allusions désagréables. Il y avait les autres, qui avaient pris son parti et l'encourageaient :

— Laisse-les dire, la consolaient-elles ; elles auraient bien voulu être à ta place.

Beaucoup de femmes passaient leur mauvaise humeur sur l'enfant. Le Fon lui-même en faisait autant. N'gom était indignée de ce que le Fon n'eût même pas respecté les usages :

— Quand chez nous une femme a eu un enfant, le mari doit lui donner de l'huile, du sel, de la viande et du bois de chauffage, même si cette femme ne vit pas avec lui. Mais quand j'ai accouché, le Fon a réclamé l'enfant, il a exigé que je revienne et, au bout du compte, il ne m'a rien donné, absolument rien, ni à moi, ni au bébé.

Les femmes jalouses cependant ne cessaient de la harceler.

— Pourquoi faut-il que toi, tu aies un enfant et pas nous ? Après tout, nous sommes toutes égales. Il n'y a pas de raison pour que tu soies libre et que tu aies un enfant comme l'épouse d'un homme ordinaire.

Il y avait pire : les mégères voulaient à tout prix savoir qui avait été l'amant de N'gom.

— Elles me prenaient pour une imbécile, commenta N'gom. Je ne révèlerai jamais ce secret, car on ne trahit pas un homme qui vous a rendu service, qui s'est montré aimable envers vous.

Elle m'avoua cependant que ses deux enfants avaient le même père.

— Comment vous êtes-vous arrangée pour fuir ? lui demandai-je.

Elle rit de bon cœur.

— On peut toujours se débrouiller.

Puis, après un instant, elle ajouta sentencieusement :

— Un voleur ne dit jamais comment il est venu ni où il va.

En général, il est plus facile aux épouses de se faufiler hors du quartier pendant la période où, « impures », elles ne risquent pas d'être appelées par le Fon. Elles peuvent alors prolonger un peu leur absence et rentrer discrètement quelques jours plus tard.

Autant que possible, la liaison reste secrète, jusqu'au moment où, la femme étant enceinte, il vaut mieux pour elle s'éloigner.

N'gom ne s'était jamais fiée à aucun messager. Elle donnait rendez-vous à son amoureux et seule, en pleine nuit, elle allait le rejoindre. Puis elle regagnait subrepticement sa case avant l'aube.

Tout avait commencé très simplement. Elle aperçut un jour un homme qui lui plut. Elle l'épia ; elle se renseigna sur lui et un beau jour, elle se rendit chez lui « pour bavarder ». La chose est courante chez les Koms. Quand une femme arrive ainsi à l'improviste, elle est poliment accueillie par les épouses qui lui disent : « Alors, vous êtes venue nous visiter ?... »

Dès que l'homme a accepté de devenir l'amant d'une épouse du Fon, tout doit se dérouler dans le plus grand secret.

«J'attends un étranger», dit l'homme à ses épouses. Celles-ci comprennent par là qu'elles ne doivent pas venir dans sa case.

Il ne faudrait pas croire que les épouses du Fon vivent en recluses. Elles rencontrent des hommes quand elles vont aux champs ou en reviennent. Cependant si elles ont le sens des convenances, ce qui n'est pas toujours le cas, elles ne leur parlent que lorsqu'elles les connaissent bien.

Quand N'gom revint dans le quartier du Fon après la naissance de son premier enfant, il l'appela auprès de lui. Elle savait bien qu'il n'y avait aucun danger : il n'était pas question qu'elle fût de nouveau enceinte, ce qui tarirait son lait. Elle n'en était pas moins furieuse : le Fon était payé pour savoir qu'elle ne tenait pas à l'approcher. Elle s'exécuta pourtant ; il n'y avait pas moyen de faire autrement.

Il y avait des femmes qui parlaient au Fon. Elle, jamais. Quand son seigneur et maître lui adressait la parole, elle lui répondait poliment, mais brièvement.

Souvent, lorsqu'elles étaient entre elles, les épouses se moquaient du Fon ; elles caricaturaient par exemple sa démarche. Quand il se levait, il se voûtait, fixait le sol comme s'il avait peur d'avancer, puis il faisait des petits pas en se dandinant, tirant lentement et soigneusement un pied après l'autre.

Pendant qu'il se traînait au bras d'un *tchinda* ou d'une femme, ses épouses, derrière lui, l'imitaient en se retenant pour ne pas rire à haute voix.

Cependant, N'gom et plusieurs autres femmes avaient trouvé le Fon bien gentil à l'origine. Elles avaient éprouvé pour lui ce sentiment qu'ont parfois des lycéennes envers un très vieux maître. Mais elles avaient toujours détesté l'épouse-en-chef.

« Regardez cette vieille femme aux jambes ratatinées », disait-elles. Tout ce qu'elle veut : c'est nous rendre la vie dure et nous faire travailler plus que de raison... »

La vieille sorcière ne les laissait jamais passer sans leur donner une taloche ou leur imposer quelque corvée supplémentaire. Les femmes obéissaient. Elles ne pouvaient pas se rebeller ; c'était impossible. Certaines épouses s'étaient plaintes au Fon ; mais cela n'avait servi à rien.

Son père, Johnny N'gang, l'avait donnée au Fon quand elle avait à peu près trois ans. Elle continua à prendre pendant quelque temps ses repas dans le quartier de son père mais il était entendu qu'elle appartenait au Fon. Pourquoi Johnny l'avait-il offerte ? Parce que, prétendait-on, il avait besoin d'un espion qui le tiendrait au courant de tout ce qui se passait dans le quartier du Fon.

N'gom ne se souvenait pas de l'âge qu'elle avait lorsque le Fon avait fait d'elle sa femme. Elle se souvenait seulement qu'elle venait tout juste d'être pubère et qu'elle avait été terrifiée. Avec beaucoup de bonté, le Fon la rassura. Au bout de quelque temps, il l'installa dans une case voisine de la sienne et elle vécut près de lui, comme N'bou et Bi, pendant quelques années.

Elle avait appris, en grandissant dans le quartier du Fon, que tout n'est pas rose dans la vie. Il ne se passait pratiquement pas de jour qu'elle ne fût battue, et parfois fouettée jusqu'au sang. Chaque coup la durcissait, la confirmait dans sa résolution de conquérir sa liberté à la première occasion. Il lui était arrivé de crier à ses persécutrices : « Je ne suis pas votre esclave ! » Mais elle avait été si bien rouée après ces sursauts qu'elle avait jugé préférable de tenir sa langue.

D'autres fillettes avaient grandi comme elle dans le quartier du Fon. Certaines s'étaient évadées. Des messagers furent dépêchés dans les villages des environs ; ils les retrouvèrent et les ramenèrent de force.

— Je ne sais pas ce qu'ont pu vous dire certaines femmes du Fon, mais je sais qu'Alouma et moi, nous avons été terriblement maltraitées. (Alouma était une autre fugitive que je devais rencontrer peu après).

Quand elle fut soupçonnée de chercher un amant, l'existence, pour N'gom, devint impossible. Sous le moindre prétexte, les harpies la convoquaient pour lui faire des remontrances et la punir.

— De quoi te plains-tu, lui lançaient-elles. Es-tu la seule à être privée d'homme ?

Le visage crispé de haine, elles lui tombaient dessus à bras raccourcis. Elles étaient cinq ou six. L'une maniait un fouet ; les autres la frappaient de leurs poings. N'gom hurlait, essayait de se défendre, mais en vain. Pas une fois, une femme ne vint l'aider, ni un homme. Les autres épouses savaient que c'était « dans l'ordre ». N'gom elle-même reconnut qu'elle aurait été elle-même incapable d'aller au secours d'une victime.

Fien, la mère de Sama, était l'un des bourreaux les plus acharnés. Les jeunes femmes avaient cru, au début, qu'elle était bonne et juste, mais elles eurent vite fait de se rendre compte qu'il n'en était rien.

— Voilà pourquoi j'affirme que parmi toutes les épouses du Fon, il n'y en a pas une qui soit aimable !

ALOUMA fut la première femme que le Fon choisit après être monté sur le trône ; elle fut une des dernières à le quitter.

Quand elle vint me trouver à Belo, elle était nerveuse, elle tortillait son pagne, parlait à

oix basse et s'arrêtait dès qu'elle entendait es pas.

— Nous sommes parties, m'expliqua-t-elle u nom des fugitives, parce que nous avons u un enfant ou que nous en attendions un, ont le Fon n'était pas le père, Nous nous ommes rendues, en général, chez nos parents t nous avons refusé de revenir chez un omme qui ne pouvait pas nous donner l'autres enfants...

Lorsque le Résident était venu chapitrer le Fon quatre mois auparavant, Alouma était déjà visiblement enceinte et le Fon la pressait le lui désigner le responsable de sa grossesse. Comme il devenait trop insistant, elle résolut le fuir chez son frère.

Le Fon ne l'avait pas maltraitée ; il était simplement curieux. Jadis, une épouse royale adultère et son complice auraient été tués sur-le-champ. Aujourd'hui ce n'était plus le cas. Elle tenait néanmoins à tenir secret le nom de son amant.

— Aujourd'hui, le Fon ne peut plus le tuer, mais il a d'autres moyens de causer des ennuis à un homme qui a profité de son infirmité pour se servir d'une de ses épouses.

Légalement, en effet, le Fon pourrait traîner le coupable devant le tribunal de Bamenda et le faire condamner à trois mois de prison ou trois livres d'amende.

— Si le Fon avait porté plainte contre nous, me dit Alouma, j'aurais déclaré au tribunal : « C'est vrai, je suis coupable. Mais le Fon s'occupait de moi autant que d'une chèvre abandonnée. Voilà pourquoi je ne veux plus revenir chez lui ».

Alouma avait grandi dans le même village que Founkoun, à une vingtaine de kilomètres de Laakom. Au moment de la puberté, sa mère la mit en garde contre les entreprises des hommes mal intentionnés. Mais Alouma était déjà amoureuse d'un jeune garçon ; déjà elle espérait qu'il serait son mari. Le garçon n'était pas moins amoureux d'elle et un beau jour, il alla demander aux parents de sa dulcinée de bien vouloir de lui comme gendre. Alouma se souvenait encore du bonheur qui l'envahit alors — c'était il y a plus de vingt ans.

Le consentement des parents obtenu, le garçon et la fille purent se promener une fois — une seule fois ! — ensemble. Il n'échangèrent pas un mot. Elle lui offrit une noix de kola, symbole des fiançailles. Il n'avait pas encore payé sa dot ; il avait le temps.

Les fiancés, chez les Koms, ne s'embrassent pas, sauf quand ils sont chrétiens et qu'ils ont été plus ou moins occidentalisés. Mais ils ont d'autres façons de se témoigner, chastement leur affection mutuelle. Ils joignent leurs mains et le fiancé caresse tendrement du pouce la paume de sa dulcinée.

Soit par coquetterie, soit par timidité, Alouma s'enfuyait quand elle apercevait son fiancé. Elle devait bien regretter par la suite le temps perdu. Le Fon était trop occupé pour faire la cour à ses femmes. Quand il avait envie de l'une d'elles, il l'envoyait chercher puis, quand il n'en avait plus besoin, il la renvoyait sans plus de façons.

Ce fut à n'en pas douter, par sa vivacité qu'Alouma attira l'attention du Fon. Maintenant encore, elle avait des yeux pétillants de malice et un sourire enjôleur.

Un soir donc, les *tchindas* du Fon vinrent dans son village et firent une grande tache rouge avec de la teinture de campêche sur la porte de sa case. C'était ainsi que le Fon indiquait qu'il avait jeté son dévolu sur une jeune fille. Quand, le lendemain matin, le père d'Alouma vit la tache rouge, son sort était scellé.

— Allons voir le Fon, lui dit sa mère, l'air désolé.

Alouma ignorait ce qui se tramait, et quand elle demanda la raison du voyage, on lui répondit évasivement. En cours de route, voyant sa mère pleurer, elle se mit à pleurer aussi. Sa mère prit alors le parti de la mettre au corrant avec tous les ménagements possibles.

— Alouma, si on fait de toi une femme, tu dois rester avec ton époux. Tu dois lui être reconnaissante de t'avoir distinguée. Sais-tu que c'est une grand honneur de devenir la femme du Fon ?...

Alouma commençait à se rendre compte de ce qui l'attendait. Sa mère sanglotait si fort qu'elle ne voulut pas lui faire encore plus de peine. Elle essaya de ne pas penser au Fon. Elle savait, par une de ses tantes mariées au roi, qu'elle n'allait pas au devant d'une existence de tout repos. Elle ne pouvait tout de même pas retenir ses larmes.

A l'évocation de ses souvenirs, elle tremblait littéralement.

Alouma me raconta ensuite comment elle fut conduite au quartier des femmes. On l'attendait. Sans un mot, sa mère, tournant brusquement le dos, prit le chemin du retour. La fillette, prise de panique, tenta de la rattraper, mais déjà les femmes auxquelles elle avait été confiée l'agrippaient et la ramenaient dans la case.

Elle fut prise d'une véritable crise de nerfs, criant, suppliant, pleurant, griffant. Mais les femmes indifférentes s'affairaient. Elles avaient pour mission de l'apprêter avant de la conduire chez le Fon. Elles finirent par la mater. Epuisée, elle se laissa enduire le corps de campêche et mettre des perles dans les cheveux.

— Quoi que tu fasses, tu seras la femme du Fon, lui disaient les harpies, car il t'a choisie.

Quel âge avait Alouma à cette époque ? Entre onze et douze ans. Il s'était trouvé une seule femme dans le quartier pour consoler cette enfant abandonnée : sa tante, la sœur de sa mère.

— Ne pleure pas, calme-toi, lui disait-elle. Tu te feras du mal en pleurant comme cela...

Le brave Fon ne pouvant pas supporter les larmes, un répit fut accordé à Alouma et l'on confia celle-ci à sa tante.

Trois jours plus tard, la tante ayant été appelée chez le souverain, la fillette prenait la poudre d'escampette. Où pouvait-elle se réfugier sinon chez sa mère ? Quand elle arriva chez elle, épuisée, haletante, les *tchindas* étaient déjà là, qui étaient venus la récupérer.

— Il faut retourner, mon enfant, lui enjoignit sa mère.

La mort dans l'âme, elle obéit. Sa mère l'accompagna une partie du chemin. Alouma s'était remise à sangloter :

— Ne pleure pas mon enfant, lui dit sa mère. J'ai aussi mal au cœur que toi. Si, en arrivant là-haut, tu apprends que je suis morte, n'aie pas trop de peine.

Ainsi reconnaissait-elle que l'honneur fait

à sa fille par le Fon était pour elle aussi un martyre.

— En voulez-vous à votre mère ? demandai-je à Alouma.

— Mais non. Puisqu'elle n'avait pas le choix...

Quelques jours après le retour d'Alouma à Laakom, une des anciennes annonça au Fon que la nouvelle épousée était prête. Au bout d'un moment, un *tchinda* alla trouver les gardiennes de la fillette :

— Emmenez-la tout de suite.

Alouma suivit ses gardes du corps. Elle était décidée à dire son fait au tyran. Mais quand elle fut seule en face de lui, pas un mot ne sortit de ses lèvres.

Le Fon était de joyeuse humeur.

— Pourquoi t'es-tu enfuie ? interrogea-t-il avec bonhomie.

Encouragée, elle lui répondit d'un air de défi :

— Je recommencerai dès que j'en aurai l'occasion.

Amusé, il se mit à rire et reprit :

— Et où iras-tu ?

— Je trouverai bien un refuge !

Il commençait à être intrigué.

— Tu ne veux donc pas rester avec moi ?

— Je ne veux pas être votre femme.

Le Fon riait de plus belle. Il était tellement invraisemblable que la fillette refusât de devenir sa femme qu'il croyait à une plaisanterie. Il ne se rendit compte qu'il n'en était rien que lorsqu'elle refusa d'entrer dans le lit nuptial.

Mais le Fon était à cette époque un homme encore vigoureux.

Le lendemain soir, parce qu'elle était une nouvelle mariée, le Fon l'appela de nouveau. Pendant les six mois qui suivirent, il l'appela bien souvent, en sorte qu'il lui fut difficile de prendre la fuite.

Chose étrange, elle commençait à prendre goût à cette situation quand le Fon la délaissa de plus en plus, une nouvelle promotion d'épouses étant arrivée. Plus le temps passait, plus elle rêvait d'un homme avec lequel elle pourrait passer toutes ses nuits. Elle n'avait pas encore treize ans à cette époque !

Entre-temps, son caractère indépendant lui avait attiré la haine des mégères. Celles-ci ne se contentaient pas de la battre avec des branches de cactus ; elles lui infligeaient les corvées les plus épuisantes, les plus humiliantes. Une ancienne lui apportait par exemple une corbeille remplie de grains de blé et lui disait :

— Mouds-moi ça. J'en ai besoin immédiatement.

Elle avait à peine fini qu'une autre venait avec une autre corbeille :

— Mouds-moi ça.

Et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'elle fût à bout.

Le comble, c'est qu'Alouma ne trouvait pas cela anormal.

— Les vieilles femmes ont toujours traité les jeunes de cette façon et quand les jeunes deviennent vieilles, elles en font autant, constata-t-elle avec philosophie.

Bien qu'ele fût devenue la favorite du Fon, Alouma prit la fuite une fois de plus. Il ne lui suffisait pas d'être bien nourrie, ou d'avoir un pagne taillé dans un beau tissu. Elle voulait un enfant et elle voulait un mari qui fût bien le sien.

Elle ne commit pas cette fois l'imprudence de se cacher chez sa mère. Les émissaires du Fon finirent tout de même par la retrouver au bout de quelques semaines. Elle s'enfuit une troisième fois, alla chez des amis, puis disparut dans la brousse. Elle vécut comme elle put, dormant à la belle étoile, demandant la charité aux passants. On la découvrit un an plus tard dans un village fort éloigné. Les villageois qui l'avaient recueillie l'avaient ramassée un soir dans une clairière où elle s'était étendue, mourant de faim. Elle n'avait plus que la peau sur les os.

Elle était encore très mal en point quand elle fut ramenée chez le Fon.

— Alors, tu me quittes, moi, pour mourir dans la brousse !

C'était bien ce qu'elle avait tenté de faire. Mais désormais, elle était résignée. Elle savait que la fuite, c'était la mort lente. La vie au quartier, c'était aussi la mort lente, mais du moins, en restant sur place, mourrait-elle l'estomac plein !

Il lui fallut attendre vingt longues années pour retrouver le goût de la liberté. Le Résident était venu à Laakom et avait déclaré aux femmes que celles qui voulaient s'en aller pourraient le faire ; elles n'auraient rien à craindre. Elle ne se l'était pas fait dire deux fois. Ses parents l'avaient accueillie avec joie.

Alouma vivait maintenant avec son frère et sa belle-sœur.

— Vous n'allez donc pas habiter avec le père de vos enfants ? dis-je.

— Lorsqu'on a un enfant d'un homme avec qui on n'est pas mariée, me rappela-t-elle, on ne va pas chez lui. On attend que l'enfant soit assez grand, puis on s'arrange pour le rencontrer de nouveau, en secret, afin d'avoir un autre enfant. Personne ne doit jamais savoir qui est le père.

Pourquoi cette discrétion, alors qu'une ère nouvelle était commencée ? Alouma, comme les autres fugitives, craignait que le Fon, un jour, ne pût la contraindre à rentrer chez lui. Elle ne voulait pas, en prévision du pire, que son amant courût le moindre risque.

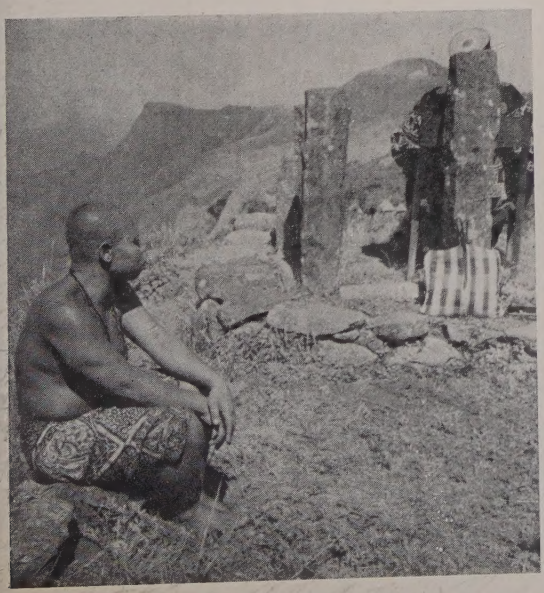
Voilà l'histoire d'Alouma. Elle est typique. Cinquante-quatre des femmes du Fon, au moins, ont connu les mêmes avatars qu'elle. Je n'oublierai d'ailleurs jamais le message pathétique que m'avait adressé une des épouses demeurées fidèles malgré elles et dans lequel elle me demandait quand je comptais les délivrer.

Viendra-t-on prétendre après cela que tout est pour le mieux dans le monde de la polygamie ? Combien de temps encore les femmes d'Afrique devront-elles attendre pour que l'on entende leurs sanglots ? Et quand comprendra-t-on enfin que les tortures morales qu'on leur inflige constituent un crime aussi terrible que si ces malheureuses étaient purement et simplement assassinées ? Même quand elle a la peau noire, la femme a un cœur. On l'oublie trop souvent...

Comité de Direction { Président : Vincent Delpuech. Directeur : G. Cahen-Salvador. Administrateur : S. Quilici.

Fondateur : Georges Oudard

Imprimerie Moullot - Marseille — Dépôt légal 2me trimestre 1954



Sur son trône installé au sommet d'une colline, le Fon de Bikom *(ci-dessus)* peut surveiller, aux jumelles, toutes les routes de son territoire. Derrière lui, silencieuse, aussi immobile qu'une statue, la favorite, la fidèle Bi *(ci-contre)*.